

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Polyeucte”

(1642)

Tragédie en cinq actes et en vers

de

Pierre CORNEILLE

On trouve ici :

- **Un résumé** (p. 2)
- **Une analyse** (p. 4).
 - Les sources (p. 4)
 - L'intérêt de l'action (p. 5)
 - L'intérêt littéraire (p. 7)
 - L'intérêt psychologique (p. 8)
 - Les thèmes de réflexion (p. 12)
 - La destinée de l'œuvre (p. 15)
- **Des présentations de passages importants** (p. 20) :
 - II, 2 (p.20)
 - III, 2 (p. 22)
 - IV, 2 (p. 25)
 - IV, 3 (p. 28)
 - V, 3 (p. 34).

Acte I

À Mélitène, capitale de l'Arménie, devenue une province de l'empire romain, l'aristocrate arménien qu'est Polyeucte, gendre du gouverneur, Félix, a été converti secrètement au christianisme par son ami, Néarque, qui le presse de recevoir immédiatement le baptême. Mais le néophyte hésite encore. Marié depuis quinze jours seulement à la Romaine Pauline, il ne veut point la quitter même un instant, car celle-ci s'alarme de toutes ses absences ; elle a fait des rêves sinistres qui se rapportent à lui. Cependant, malgré ses supplications, il se décide et, sans lui faire savoir la cause de son départ, s'échappe, et suit Néarque (scènes 1 et 2).

À la scène 3, Pauline, restée seule avec sa confidente, Stratonice, lui explique les causes de son inquiétude. Autrefois, à Rome, elle fut aimée du chevalier Sévère, et l'aimait de retour. Nul, en vérité, n'était plus digne d'elle, «*mais que sert le mérite où manque la fortune?*», et Félix avait refusé cette union. Le prétendant pauvre partit combattre les Perses, et Pauline a entendu dire qu'il venait de mourir dans une bataille. Elle dut accompagner son père dans son gouvernement, et, là, elle a dû épouser Polyeucte ; cependant, son «*devoir*» s'est transformé en amour. Il reste que cette épouse aimante est troublée par des songes où elle retrouve la figure de Sévère ; cette nuit même, elle a rêvé qu'il se dressait devant elle, «*la vengeance à la main, l'œil ardent de colère*» ; qu'une assemblée de chrétiens jetait Polyeucte aux pieds de Sévère, et que Félix lui-même perçait d'un poignard le sein de son gendre. Depuis ce rêve, elle vit dans l'angoisse, et elle attend que de terribles événements se produisent d'un instant à l'autre.

Félix, affolé, survient ; il apporte une extraordinaire nouvelle : Sévère n'est pas mort ; il est devenu le favori de l'empereur, Décie ; il arrive à Mélitène, sous prétexte d'y offrir un sacrifice, mais probablement surtout pour demander la main de Pauline, dont il ignore le mariage. Pauline est atterrée, car une partie de ses présages se réalise. L'effroi de Félix a d'autres causes : il craint la colère de Sévère, et il se reproche amèrement «*de n'avoir point aimé la vertu toute nue*». Seule sa fille peut lui éviter les plus graves ennuis : il faut qu'elle voie Sévère, qu'elle lui parle. Il obtient à grand-peine son accord.

Acte II

Sévère, l'envoyé de l'empereur qui est tout auréolé de lauriers, se réjouit de retrouver Pauline. Cependant, son ami, Fabian, détruit aussitôt ses espoirs : elle est mariée. «*Hélas, elle aime un autre ; un autre est son époux !*», s'écrie Sévère ; mais il ne peut blâmer ce choix : Polyeucte est digne de Pauline, et, avec une admirable générosité, il s'incline sans murmurer ; il ne se reconnaît pas le droit de la blâmer et, s'il s'apitoie sur son triste sort, il est décidé à s'effacer. Il ne demande qu'une faveur, celle de voir pour la dernière fois celle qu'il aime.

L' entrevue entre les deux anciens amants est pleine de franchise et de dignité : tous deux sont les esclaves de leur devoir, et ils lui resteront soumis. Pauline ne songe pas à dissimuler que, si elle n'a épousé Polyeucte que pour ne pas déplaire à son père, désormais, elle l'aime. Cependant, elle fait aussi, avec une pudeur touchante, cet aveu à Sévère : «*Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.*» (II, 2 vers 505). Quant à lui, s'il ne peut cacher son ardeur, il la réprime ; il promet de ne pas s'attaquer à Polyeucte.

Celui-ci revient, en compagnie de Néarque, sain et sauf, mais Pauline demeure inquiète. Elle affirme sa fidélité : «*Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant / Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.*» (II, 2, vers 571-572).

À peine a-t-elle quitté la scène que Polyeucte, qui «sort du baptême», déclare à Néarque qu'il va se rendre au temple où un sacrifice se prépare et qu'il y renversera les idoles. Néarque, pour l'éprouver, feint de reculer devant cette folle entreprise ; mais, quand il voit Polyeucte décidé à se rendre seul au sacrifice, il ne cache plus son enthousiasme, et ils s'élancent tous deux vers le temple :

«*Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes :
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir.
Comme vous me donnez celui de vous offrir !*» (scène 6).

Acte III

Pauline fait part des pressentiments qui ne la quittent pas. Toutefois, elle était loin de s'attendre à la nouvelle que Stratonice vient lui apporter, haletante : elle lui annonce que son époux est «*un traître, un scélérat, un lâche, un parricide*», qui s'est moqué hautement des cérémonies païennes dans le temple, car, avant qu'on ait pu le retenir, animé d'une sainte fureur, il s'est précipité sur les images des dieux, et les a fracassées. Un tel forfait semble à Stratonice impardonnable ; mais, à sa grande surprise, Pauline, bouleversée, proclame qu'elle prendra la défense de Polyeucte jusqu'au bout. (scène 3).

Elle vient trouver son père qui n'est pas disposé à la clémence : s'il a jusqu'à présent épargné son gendre, ou plutôt celui qui n'est plus digne de ce «*doux nom*», ce ne fut que pour l'éprouver. En dépit des supplications de Pauline, il déclare que Polyeucte doit assister au supplice de Néarque ; s'il faiblit et abjure, il sera gracié ; sinon, Félix le châtiera comme il le doit, car :

«*Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,
Le sang, ni l'amitié n'ont plus de privilège.*»

On apprend que Polyeucte n'a pas cédé ; qu'il a regardé le martyre de Néarque d'un œil froid. Aussi Albin, confident de Félix, qui a assisté au supplice, tâche-t-il de le flétrir. Mais Félix lui répond :

«*Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;
Je redoute leur foudre, et celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.
Une telle insolence avoir osé paraître !
En public ! à ma vue ! Il en mourra, le traître !*» (3, vers 859-866).

Mais, avant de le faire conduire au supplice, il demande qu'on lui amène son gendre.

Acte IV

Polyeucte est dans le palais : il s'épouvanter à la pensée qu'il va se trouver en face de Pauline, et demande qu'on cherche Sévère à qui il a un secret à confier. Puis, dans des «stances», il déclare demeurer inébranlable dans sa foi ; il proclame son mépris du monde, traite l'empereur de «*tigre altéré de sang*», prophétise la victoire pacifique du christianisme, voit en Pauline «*un obstacle à [son] bien.*»

Mais elle paraît ; elle supplie Polyeucte de faire un geste, au nom de sa «*gloire*», de sa dignité de gentilhomme et de gendre du gouverneur, au nom surtout de son amour :

«*Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même.*»

Polyeucte n'a qu'un instant de faiblesse ; car il se ressaisit : non seulement il est décidé à ne point abjurer, mais il se refuse même à jouer la comédie de l'abjuration. Si Pauline l'aime comme elle le dit, qu'elle se convertisse et le suive ; sinon qu'elle épouse Sévère auquel, à la scène 4, il la confie en lui souhaitant : «*Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.*» (3, vers 1290). Puis il se retire, emmené par les gardes.

Polyeucte sorti, Sévère dit être prêt à accepter le legs singulier qu'il lui a fait ; mais Pauline, qui ne cache pas son trouble, lui réplique :

«*Je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.*»

Elle le prie seulement d'intervenir en faveur de son époux. Sévère, toujours généreux, est prêt à le faire : païen fort tiède, il donne toute son estime aux chrétiens, et décide d'user de clémence envers eux (scène 5).

Acte V

Nous apprenons que l'intervention de Sévère est restée sans résultat ; Félix y a vu un piège pour éprouver sa fidélité à l'empereur. Malgré Albin, qui tente encore de sauver Polyeucte, il veut que son gendre se soumette ou périsse.

Cependant, il tente encore de le flétrir (scène 2). Il feint d'abord de vouloir se convertir, et demande à son gendre de renoncer au martyre pour assurer le salut de son âme, et sauver la vie de nombreux chrétiens. La feinte est subtile, mais Polyeucte a tôt fait de la percer à jour. Alors Félix le menace, et Polyeucte reste inébranlable.

Il résiste une fois de plus aux assauts de Pauline (scène 3) qui, exaltée par l'amour, le poursuit jusque dans sa prison pour le disputer à la mort et le supplier de vivre. Il fait de nouveau sa profession de foi, et demande encore à Pauline de marcher avec lui au supplice, affirmant que ce n'est pas au-devant de la mort qu'il va, mais vers l'éternité, vers «*la gloire*».

Les scènes 4, 5 et 6 ne sont qu'un épilogue : Polyeucte n'est plus, mais le rayonnement de la grâce chrétienne du martyre opère alors des miracles. Les yeux de Pauline s'ouvrent tout à coup :

«*Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne enfin.*»

Félix, durement sermoncé par Sévère, s'aperçoit enfin que ses lâchetés ne lui ont servi de rien, et, dans un élan qui surprend, il embrasse à son tour la foi chrétienne :

«*Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.*» (6, vers 1782-1783).

Quant à Sévère, il promet de tenter de flétrir l'empereur, qui est injustement courroucé contre les chrétiens, et laisse entendre que sa propre conversion est proche.

Analyse

Les sources

Afin que ses lecteurs puissent «*démêler la vérité d'avec ses ornements*», Corneille prit soin, dans l'édition de sa pièce, de traduire sous le titre d'*"Abrégé du martyre de saint Polyeucte, écrit par Siméon Métaphraste, et rapporté par Surius"*, l'histoire de Polyeucte telle qu'elle avait été rapidement contée, au Xe siècle, par cet hagiographe byzantin.

En voici la substance : En 250, sous le règne de l'empereur Décius, dans la province d'Arménie, un aristocrate arménien nommé Polyeucte, sous l'influence de son ami, le chrétien Néarque, décida de se convertir, reçut le baptême, et voulut mériter le Ciel en brisant les idoles des dieux païens, ce que condamnait un édit formel de l'empereur. On l'arrêta. Malgré les supplications de son épouse, Pauline, et de son beau-père, Félix, le gouverneur de la province, il refusa de faire amende honorable, et fut conduit au supplice.

Corneille cita également les autres auteurs qu'il avait consultés ; en particulier, le cardinal Baronius, dont les *"Annales de l'Église"* ne contiennent qu'une mention plus sommaire encore de Polyeucte.

En fait, il ne reçut de ses sources que quatre noms et une situation.

L'Histoire nous apprend que, en réalité, Polyeucte n'était qu'un extrémiste religieux, et l'exploit qui lui valut d'être conduit au supplice était celui d'un fanatique. À l'occasion de victoires remportées par l'empereur Décius, des actions de grâces avaient été ordonnées dans les temples. Polyeucte, qui habitait Nicomédie et qui venait de recevoir le baptême, saisit cette occasion de manifester son zèle. Au moment où la foule remplissait le temple, et rendait aux statues des dieux et à celle de l'empereur les honneurs accoutumés, ce néophyte, qui n'avait qu'à rester chez lui si ces adulations lui déplaisaient, se mêla au peuple et, approchant d'une des statues consacrées, la brisa à coups de marteau. Amené devant le gouverneur, qui lui voulait du bien et qui le pria doucement de désavouer l'acte insensé qu'il venait de commettre, il s'y refusa, proclama hautement qu'il était chrétien, qu'il en ferait encore autant si c'était à refaire et, condamné à mort, mourut avec courage.

Bien longtemps après le martyre de celui qui était devenu saint Polyeucte, au concile d'Illibéris en 305, l'Église condamna le scandale iconoclaste.

L'intérêt de l'action

Si exceptionnelle que nous paraisse cette tragédie chrétienne qu'est "*Polyeucte*", elle n'était pas une création isolée dans la production dramatique du XVII^e siècle, mais s'inscrivait même dans une tradition du théâtre religieux, où figuraient en particulier ces pièces édifiantes que jouaient des comédiens professionnels et aussi les élèves des collèges jésuites dont celui où Corneille avait fait ses études à Rouen ; il s'était donc exercé à des tragédies saintes composées en latin par des professeurs. En outre, dès 1638, Baro, que connaissait bien Corneille, avait fait représenter un "*Saint Eustache*" sur la scène de l'"Hôtel de Bourgogne", et, à peu près en même temps que "*Polyeucte*", un autre "*Saint Eustache*" (de Desfontaines) et un "*Martyre de sainte Catherine*" (de La Serre) avaient été représentés et publiés. Il y avait même une mode des tragédies à martyr appréciées du public durant les années 1630 et 1640.

Cette situation n'explique cependant pas pourquoi, tout ancien élève des jésuites qu'il était, Corneille a pu choisir le sujet de "*Polyeucte*". L'approbation sans réserve qu'il avait obtenue pour "*Cinna*" ne le mettait pas à l'abri d'un retour des contestations, semblables à celles qu'il avait subies lors de la querelle du "*Cid*" et, dans une moindre mesure, lors des discussions concernant le dénouement d"*Horace*".

En fait, il fut poussé par la nature même de la dramaturgie qu'il avait inventée depuis "*Le Cid*" : elle était fondée sur un acte exceptionnel, si exceptionnel qu'il courait toujours le risque d'être jugé invraisemblable pour les contemporains, et ce alors même qu'il était historique. Avec "*Cinna*", tragédie politique, il avait trouvé un moyen d'échapper aux critiques d'invraisemblance en créant avec Auguste un héros païen. Et le catholique qu'il était, entraîné par sa constante promotion de l'admiration à faire accomplir par ses héros des actions toujours plus remarquables, tint à donner, comme successeur à Auguste, Polyeucte car seul un héros chrétien pouvait montrer plus de magnanimité que le plus admirable des héros profanes ; seul un saint pouvait avoir un comportement qui serait jugé invraisemblable chez tout autre homme ; seul un homme animé par la grâce divine pouvait accomplir des actes qui redeviennent vraisemblables sans cesser d'être extraordinaires. Comme le geste de clémence d'Auguste, les actions de Polyeucte ressortissent exactement à ce vraisemblable extraordinaire que préconisaient sans trop y croire les théoriciens, et que Corneille a toujours poursuivi.

Ce martyr avait eu une épouse, Pauline, personnage auquel il donna beaucoup d'ampleur et de profondeur. En effet, Pauline et Polyeucte se partagent également le premier acte, pour dessiner tour à tour devant nous deux courbes analogues, qui les montrent l'un et l'autre occupés à fuir l'objet de leur «sentiment», la même conduite qui la rapproche de lui l'éloignant d'elle. Mais la divergence n'est qu'apparente, et, ici comme souvent chez Corneille, on constate que ce qui d'abord sépare le couple héroïque est précisément ce qui le réunira par la suite, mais sur un palier supérieur. Le cinquième acte révèle une surprenante analogie de structure avec le premier, car, ici également, on a une première partie dominée par la présence de Polyeucte, la seconde étant réservée à Pauline ; et à la charnière (scène 3) fut ménagée la même rencontre rapide entre les deux protagonistes, le même mouvement de fuite, ou plutôt d'envol, le coup d'aile de Polyeucte s'arrachant à la tendresse de Pauline, qui tente de le retenir et ne peut l'empêcher de se jeter dans une démarche décisive, auparavant le baptême, maintenant le martyre. Mais il y a entre les deux scènes d'envol cette différence essentielle qui dénonce tout le chemin parcouru : à l'acte premier, Pauline demeurait en scène, et laissait le héros s'élanter seul vers un Dieu dont elle ignorait tout ; au dernier acte, elle s'élançait à sa suite («*Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs*», vers 1681), et revient convertie, c'est-à-dire unie à Polyeucte («*Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire / Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.*», vers 1631-1632) ; elle a enfin rejoint celui qui ne cessait de l'entraîner en la quittant toujours.

Non content de cette exaltation du couple, Corneille crée de toutes pièces le personnage de Sévère, dont l'arrivée est un événement extérieur imprévu, offrant une tentation de plus contre le détachement

chrétien du jeune seigneur arménien en même temps qu'une obligation pour sa femme, Pauline, de se surmonter elle-même. En fin de compte, cette arrivée précipite l'action vers des situations qui révèlent les caractères : entrevue déchirante de Sévère et Pauline, puis scène où Polyeucte résiste aux prières de sa femme. Sévère vient donc compléter une de ces chaînes des amours non partagées souvent présentes dans les comédies et parfois dans les tragédies, celle-ci ayant toutefois l'originalité d'avoir pour objet ultime Dieu, pour lequel l'amour terrestre est mis de côté. Pour faire mieux accepter sa tragédie religieuse, Corneille rusa en offrant à son public de l'amour humain, de l'amour courtois.

De plus, en génie du dilemme, il orchestra sa tragédie en un réseau de tensions explosives entre amour divin et amour humain, entre martyre et union terrestre. Le songe de Pauline (I, 3) à la fois nous éclaire et nous égare sur la suite de l'action. On voit que Félix, le gouverneur, fait face à un dilemme que l'on peut à juste titre appelé cornélien : soit il condamne l'acte iconoclaste de son gendre et fait respecter les lois romaines ; soit il fait preuve de clémence et sera puni pour cela, dans la mesure où l'empereur a exigé d'être sévère face aux chrétiens ; et il y a pis : Polyeucte ne regrette pas son acte et refuse tout compromis. Si au début de la pièce, il est baptisé, sa foi va croissant durant toute l'œuvre. C'est bien pour cela que, en voyant mourir Néarque en martyr, il rêve de faire de même. Détaché des réalités terrestres, il offre sa femme à Sévère et accepte qu'on le mette à mort. En V, 2, Félix recourt encore à un subterfuge. Mais il ne peut empêcher la mort de Polyeucte en martyr, mort qui permet un miracle : Pauline et Félix se convertissent tous les deux au christianisme, touchés par la mort de Polyeucte.

Ainsi ballottés entre l'espoir et la crainte, nous sommes pris par le mouvement dramatique

Techniquement, la pièce présente une exposition simple, engageant l'action dès les premières scènes et traçant largement les principaux personnages. Corneille, qui eut le souci de ménager des rebondissements de l'action et des coups de théâtre, eut l'idée de l'arrivée de Sévère qu'on croyait mort (I, 4). Puis on assiste à un enchaînement régulier des scènes qui sont bien amenées et se déroulent avec une constante alliance du touchant et du sublime, une recherche des ressorts dramatiques qui remuent les fibres les plus intimes. Tout le mouvement dramatique de la pièce réside dans les assauts successifs que le héros repousse : tentation de l'instinct de conservation et de la peur (Félix fait exécuter Néarque sous ses yeux), de l'ambition (IV, 3, vers 1193-1198), du devoir civique (vers 1199-1214) ; en V, 2, Félix recourt à un subterfuge : il veut être initié au christianisme ; son gendre doit donc renoncer au martyre pour assurer le salut d'une autre âme, et, par la conversion de Félix, sauver la vie de nombreux chrétiens ; la feinte est subtile, mais Polyeucte a tôt fait de la percer à jour ; contre l'appel divin, une seule tentation l'ébranle vraiment, celle de l'amour humain ; il doit prier (dans des stances) pour avoir le courage de résister à Pauline ; la brusquerie même de ses répliques prouve à quel point il est sensible à son charme et à son appel ; un moment vient où son émotion ne peut plus se contenir («*Hélas !*», vers 1252) ; il triomphé pourtant, et pour être tout à fait sûr que son amour pour Pauline est dépouillé de toute faiblesse humaine et parfaitement compatible avec l'amour de Dieu, par un suprême effort il veut la confier à Sévère, son rival (IV, 4) ; il déclare : «*Je le ferais encor, si j'avais à le faire.*» (vers 1671) comme l'avait déjà dit Rodrigue (vers 878) , lui font faire face à des dilemmes, et l'obligent à choisir. De ces obstacles naît une crise morale douloureuse et émouvante.

Corneille, qui se félicita à juste titre de «*l'ordre*» et de «*l'enchaînement*» de sa pièce,

Corneille veilla aussi à se plier encore aux règles de l'unité d'action, de l'unité de temps et de l'unité de lieu.

Pour la première, on peut remarquer que deux intrigues d'abord séparées (d'une part, l'évolution de Polyeucte du baptême au martyre ; d'autre part, la constance de l'amour noble de Pauline pour Polyeucte (d'abord en lutte contre le devoir ou l'idéal, puis soutien même et exaltation de ce devoir et de cet idéal), comme celui de Sévère pour Pauline qui donne lieu à un assaut de générosité et d'esprit de tolérance, ces passions amoureuses raciniennes opposées au devoir d'État cornélien dégageant une intensité dramatique exceptionnelle) se fondent ensuite de la façon la plus heureuse.

Corneille indiqua que, dans "Polyeucte", il avait «vraiment observé l'unité de jour et de lieu». La première est, en effet, parfaitement respectée, au prix de l'acceptation d'un passage extrêmement rapide de la simple conversion au martyre (évolution bien rendue par le vers 1230 : «*Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.*») ! Quant à la seconde, elle fut maintenue, comme c'était l'habitude à l'époque, par des récits comme celui de l'action iconoclaste de Polyeucte, ce qui était aussi soumission à la règle de la bienséance classique.

"Polyeucte" est la tragédie de Corneille dont la construction atteignit le plus haut point de perfection.

L'intérêt littéraire

Dans son "**Examen de 'Polyeucte'**", qu'il rédigea en 1660, Corneille définit assez justement le style de la pièce en le comparant à celui de ses autres tragédies : «*Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de "Cinna" et de "Pompée"; mais il a quelque chose de plus touchant, résultat de l'agréable mélange des tendresses de l'amour humain avec la fermeté du divin.*».

Pour cela, il mit en œuvre une versification puissante et sévère mais descendant sans effort aux accents de la tendresse. Certaines tirades manifestement oratoires sont pourtant lyriques par le sentiment passionné qui les anime d'un bout à l'autre :

-En IV, 2, Polyeucte s'épanche dans des stances où le monologue, sans interrompre l'action, étant un moment de suspension qui en marque un tournant décisif, et sans perdre son caractère dialectique, prend une forme et un élan lyriques car l'émotion du héros devenant trop forte, elle doit s'épanouir dans des vers, où, en brisant l'uniformité du rythme tragique fondé sur l'alexandrin, se succèdent des strophes d'alexandrins entre lesquelles s'intercalent des strophes d'octosyllabes (voir plus loin). Ces «stances», qui sont un des plus beaux morceaux de tout le théâtre de Corneille, et une des plus belles pièces de poésie religieuse de tout le XVII^e siècle, sont le sommet de la pièce.

Parfois, le monologue sans perdre son caractère dialectique, prend une forme et un élan lyriques brisant l'uniformité du rythme tragique : ce sont, quand l'émotion du héros devient trop forte, son épanouissement dans des stances qui, loin d'interrompre l'action, sont des moments de suspension qui en marquent le tournant décisif, avec une variété des rythmes et des rimes, des effets de refrain («Faut-il punir le père de Chimène?») qui permettaient au poète de rendre avec plus de nuances et plus d'intensité les sentiments de ses héros dans la crise qu'ils traversent ; ce sont celles dans "La veuve" (1631), celles dans "Le Cid" de Rodrigue (I, 6) et de l'Infante, celles de Polyeucte (IV, 2),

-En IV, 3, vers 1273-1291, Polyeucte trouve dans sa foi le courage de résister à Pauline ; les répliques sont alors hachées, pressées, lapidaires, cette brusquerie même prouvant à quel point il est sensible au charme et à l'appel de son épouse ; l'éloquence concise de l'auteur porte le pathétique à son comble ; un moment vient où l'émotion de Polyeucte ne peut plus se contenir, mais il triomphé pourtant, et pour être tout à fait sûr que son amour pour Pauline est dépouillé de toute faiblesse humaine et parfaitement compatible avec l'amour de Dieu, par un suprême effort il veut la confier à Sévère, son rival (IV, 4).

-En V, 3, Polyeucte proclame sa foi :

«*Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers,
Un dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.*» (vers 1657-1662).

À son habitude, Corneille frappa des maximes :

-«*Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.*» (I, 1, vers 42 qui, toutefois, est resté célèbre surtout parce que c'est un kakemonphon, du fait qu'on peut entendre : «Et le désir s'accroît quand les fesses reculent», ou bien : «Elle désire sa croix quand les fesses reculent» ; comme il provoqua l'hilarité lors des premières représentations, il fut remplacé par Corneille dans les versions postérieures : «*Et le désir s'accroît lorsque l'effet recule*»).

-«Qui n'appréhende rien présume trop de soi.» (I, 6, vers 680).

-«Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ; / Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.» (V, 3, vers 1631-1632).

Il ménagea de fortes antithèses :

-«Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue» (vers 1188).

-«Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.» (vers 1609).

Il trouva de puissantes métaphores :

-L'empereur est un «*Tigre altéré de sang*» (vers 1125).

-Pauline dit à son père que, pour lui, Polyeucte est une «*seconde hostie*» (vers 1720), ce qui s'explique par le sens étymologique du mot qui est «*victime*».

On retient aussi la netteté de l'aveu de Pauline en V, 5 : «*Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.*» (vers 1727).

L'intérêt psychologique

Corneille construisit une intrigue qui lie étroitement quatre personnages principaux.

Examinons-les ici selon un ordre progressif.

Félix : Corneille lui a donné une dignité supérieure à celle qu'il avait dans l'Histoire, faisant de lui un proconsul, gouverneur de l'Arménie. Mais la scène V, 1 montre un «*vieux courtisan*» qui se croit rompu au jeu de dupes et aux trahisons de la Cour, alors qu'il n'est qu'un demi-habile qui s'avère totalement trompé. Il est ridicule, Corneille se montrant d'ailleurs dur, plein de mépris pour lui. Pour le peindre, il retrouva sa veine comique, le dessinant avec un réalisme qui le rapprocha de Molière, lui prêtant des mots de comédie au point que, avec lui, la tragédie se détend un moment, et que nous retrouvons l'atmosphère de la réalité quotidienne, l'humanité banale et même grotesque.

Gouverneur et père, il fait tous ses efforts pour maintenir la séparation entre le public et le privé, devant maintenir l'ordre face à ce qui le dépasse et l'ébranle, appliquant les instructions, sachant qu'il dépend d'une part, des Romains, et, d'autre part, de Polyeucte et de son influence sur le pays, l'Arménien soulignant d'ailleurs l'ambivalence de cette position : «*Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux*» (vers 1138). C'est un être faible, un fantoche, un fonctionnaire timoré, qui a peur d'être blâmé et révoqué par l'autorité supérieure ; qui paraît égaré dans cet univers héroïque, car il ne comprend rien au drame de la grandeur d'âme qui se joue autour de lui, enfermé qu'il est dans un égoïsme mesquin : «*Que je suis malheureux !*» dit-il à son confident, qui répond : «*Tout le monde vous plaint*» (vers 1005). Il a sans doute de bons sentiments, et, lorsqu'il lui vient «*un penser indigne, bas et lâche*» (vers 1049), il s'efforce de le repousser. Mais c'est en vain. Il calcule, il hésite ; il ne sait ce qu'il doit faire et regrette ce qu'il a fait, par exemple en consentant au mariage de Pauline avec Polyeucte ; combien d'ennuis lui seraient maintenant épargnés ! Cependant, il aime sincèrement son gendre, vivant donc lui aussi un déchirement tragique, mais qu'il tente d'esquiver par des manœuvres machiavéliennes : il envoie sa fille tâcher de le flétrir, puis il s'entretient avec lui sans témoins ; lorsqu'il voit que la sédition gagne, il envisage une exécution secrète de Polyeucte (vers 1080), seul moyen d'éviter que ne se déchaîne «*la fureur de cette populace*» (vers 1078). Si Polyeucte a éventuellement fait preuve d'excès de zèle, Félix est symétriquement dans l'excès de la prudence.

On peut le comparer à Auguste (dans "Cinna") pour constater qu'il n'en est qu'une caricature : il voit le problème, mais il ne peut le dépasser.

Sévère : Ce chevalier romain, qui est caractérisé comme le «*valeureux Sévère*» (vers 305), a tous les traits du héros. S'il arrive à Métilène en favori de l'empereur Décie et en défenseur de l'orthodoxie romaine, il fait preuve d'une grande magnanimité, se servant de son pouvoir et de son immense faveur pour limiter la tyrannie dont il se délie au nom d'un intérêt supérieur de l'État en même temps

que d'une vertu susceptible de devenir chrétienne. Il rend donc possible à nouveau une séparation entre obéissance politique et foi intime :

«*J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,*

Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine» (vers 1798-1799).

De plus, il est l'ancien amoureux de Pauline. Or, si son confident, Fabien, lui indique : «*Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses*» (II, 1, vers 390 - on avait déjà lu dans "Le Cid" : «*Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !*», vers 1058), il ne cesse pas de l'aimer. Mais, parce qu'elle le lui demande, en personnage cornélien typique, il renonce à elle pour rester digne d'elle (II, 2, et IV, 6). Surtout, finalement, il décide de tout faire pour sauver Polyeucte (IV, 6). Avec lui, si l'honneur ne triomphe pas de l'amour, il le contraint à se dépasser, à renoncer à ses aspirations immédiates pour survivre dans son essence même.

Pauline :

Elle et Sévère se sont aimés, et elle sent qu'elle aime encore celui auquel elle dut renoncer pour plutôt épouser Polyeucte, celui dont elle chérit la mémoire en le croyant mort. Elle indique à sa suivante : «*Je l'aimai, Stratonice : il le méritait bien*» (vers 184).

Nouvelle mariée, elle n'aime pas Polyeucte. Or Sévère réapparaît (II, 2) ; mais sa conscience, son honnêteté absolue, la protègent d'une passion coupable ; et elle lui fait savoir son attachement tout à la fois à son époux et à lui : «*Oui, je l'aime, seigneur, et n'en fais point d'excuse* ;

Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert :
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
À vos seules vertus je me serais donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.» (vers 461-478)

Si elle avoue à Sévère : «*Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.*» (vers 505), pouvant se permettre cet aveu parce qu'elle est sûre de ne point faiblir, elle ne lui laisse cependant aucun espoir.

En effet, sa raison ayant assuré sa soumission à la volonté d'un père, elle a épousé Polyeucte, indiquant :

«Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments,
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise.» (vers 500-502).

Sa raison ne peut pas lui faire aimer d'amour son mari, pour qui elle éprouve pourtant estime et affection. Or il se convertit, et cela pourrait lui permettre de se dissocier de lui. Mais son héroïsme religieux l'attire, et elle se met à l'admirer. L'amour, s'attachant toujours au mérite supérieur, se déplace et elle passe de l'amour de Sévère, brillant chevalier, à celui de Polyeucte, prince soumis et effacé, car désormais sa conversion et son martyre font pâlir les qualités humaines de Sévère. Cependant, si elle se tourne finalement vers son époux, ce n'est pas par un calcul raisonné qui lui démontrerait que le mérite du chevalier chrétien est supérieur à celui du chevalier romain ; qu'un saint est plus avancé dans la voie de la perfection, par conséquent plus digne d'amour, qu'un soldat héroïque ; c'est parce que son âme noble et passionnée a la révélation bouleversante de la grandeur de Polyeucte qu'elle avait ignorée jusque-là. Grandeur d'autant plus attrayante peut-être qu'elle est

mystérieuse, qu'elle est d'un autre ordre. Cette païenne devine, sans la comprendre, l'éminente dignité du chrétien marqué par la grâce. Et elle s'attache à Polyeucte à mesure que celui-ci semble lui échapper davantage : c'est là justement le drame de son amour.

Le souci de sa «*gloire*» (vers 1344) intervient aussi, car, dès qu'elle apprend que Polyeucte est chrétien, elle ne saurait l'abandonner alors que tous le renient et l'accablent ; elle ne saurait le trahir au moment suprême, fût-ce lorsqu'il la confie à Sévère. Ce geste même de Polyeucte, qui est pourtant une insulte à sa «*gloire*» (vers 1585, 1592 et suivants), achève de la conquérir. Elle sait bien qu'il l'aime encore, et elle a conscience du sens sublime que prend alors ce renoncement sans exemple ! Elle s'élève donc de l'amour de Sévère à l'amour de Polyeucte par une démarche parallèle à celle de Polyeucte, qui cesse de l'aimer charnellement pour mieux l'aimer en ce Dieu des chrétiens auquel, en le suppliant (V, 2), elle s'efforce de le disputer désespérément (IV, 3, et V, 3), en tentant, en vain, de faire appel au sentiment des devoirs que l'honneur et l'amour devraient lui imposer ; il reste inflexible, et en vient à considérer «*comme un obstacle à son bien*» cette épouse qui se révolte lorsqu'il lui parle de devenir chrétienne.

Ainsi, Corneille, en se montrant ici encore un grand poète de l'amour, sut opposer deux passions nobles, la plus noble l'emportant, mais sans humilier sa rivale, dans un combat déchirant mais généreux et loyal où les adversaires se ressemblent plus qu'ils ne s'opposent.

Polyeucte

Corneille organisa sa tragédie autour de ce personnage et de la valeur qu'incarne celui qui est véritablement un héros cornélien qui, en effet, ne vise qu'à faire éclater sa gloire aux yeux de tous, qui affirme : «*périssant glorieux, je périrai content*» (vers 1410) ; qui, comme Rodrigue, déclare : «*Je le ferai encor, si j'avais à le faire.*» (vers 1671) ; qui, à la soumission au roi, a substitué celle à ce roi sublimé qu'est Dieu (on peut d'ailleurs considérer que c'est parce que le roi lui fait défaut qu'il choisit Dieu) ; qui provoque, à la fin de la pièce, l'émulation d'autres personnages auxquels il a montré comment atteindre vraiment la gloire. C'est un Alidor (dans «*La Place Royale*») qui appellera Dieu sa liberté.

D'entrée de jeu, le seigneur arménien, que Corneille a, en fait, pétri de «vertu» romaine, sait que sa place est parmi les «*plus grands cœurs*» (I, 1).

Par son baptême, s'accomplit en lui le miracle de la grâce sans qu'il perde le sentiment de sa grandeur, de sa «*gloire*». Il décide de travailler douloureusement à réaliser en lui un dépouillement total au profit de Dieu auquel il offre sa vie et tout son bonheur terrestre.

Désormais s'impose à lui son devoir de chrétien, son amour de Dieu dont il dit : «*Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine*» (I, 1, vers 66) ; pour satisfaire au devoir du chrétien, il lui faut faire à Dieu le sacrifice de toutes les affections terrestres, des «*honteux attachements de la chair et du monde*» (IV, 2, vers 1107). Il doit donc lutter contre son amour pour Pauline, en se plaignant : «*Il faut combattre un ennemi que j'aime*» (vers 357). L'idéal qui le guide est l'accomplissement le plus haut pour un chrétien : la sainteté et le martyre, et son éminente dignité tient à ce que cet idéal, sans être inhumain ni surhumain, est cependant plus qu'humain ; bien au-delà du devoir, la «*gloire*» rejoint ici la «*grâce*».

Tout le mouvement dramatique de la pièce réside dans les cas de conscience que le héros a à résoudre douloureusement, dans les choix moraux fondamentaux qu'il doit faire, dans l'opposition irréductible qu'il doit affronter entre deux points de vue (une option affective ou amoureuse contre une option morale ou religieuse, une impossible conciliation entre l'honneur et le bonheur) ; il est soumis à des dilemmes dont naît une crise morale douloureuse et émouvante. On le voit repousser des assauts successifs : tentation de l'instinct de conservation et de la peur (Félix fait exécuter Néarque sous yeux), de l'ambition (IV, 3, vers 1173-1198), du devoir civique (vers 1199-1214) ; en V, 2, Félix recourt à un subterfuge : il veut être initié au christianisme ; son gendre doit donc renoncer au martyre pour assurer le salut d'une autre âme, et, par la conversion de Félix, sauver la vie de nombreux chrétiens ; la feinte est subtile, mais Polyeucte a tôt fait de la percer à jour.

Contre l'appel divin, une seule tentation l'ébranle vraiment, celle de l'amour humain. La femme aimée, source de désir, rivale en séduction pour l'amoureux de Dieu, est une menace d'autant plus grande qu'elle serait la seule susceptible de faire vaciller la conviction fanatique.

En IV, 2, il s'épanche dans des stances où :

- il veut se détacher des «flatteuses voluptés» terrestres ;
- il célèbre la puissance de Dieu ;
- il montre la faiblesse de ce «*tigre altéré de sang*» qu'est l'empereur ;
- il aspire aux «*saintes douceurs du Ciel*» ;
- il oppose le «*feu divin*» à l'attrait de Pauline, veut cesser de l'aimer charnellement afin de mieux l'aimer en Dieu ; veut se fortifier dans son zèle avant d'affronter les larmes de celle qui va venir le retrouver dans sa prison.

En IV, 3 (voir plus loin), que Charles Péguy appela «la grande scène d'intercession» de Polyeucte pour Pauline, cette scène où elle vient le rejoindre dans sa cellule pour le persuader de renoncer à sa foi ; où elle le supplie ; où elle s'efforce de le disputer désespérément ; si la brusquerie même de ses répliques prouve à quel point il est sensible à son charme et à son appel ; si un moment vient où son émotion ne peut plus se contenir («*Hélas !*», vers 1252) ; finalement, il reste inflexible, inébranlable dans sa foi, en venant à considérer «comme un obstacle à [son] bien» cette épouse qu'il aime «beaucoup moins que [son] Dieu, mais bien plus que [lui]-même» (vers 1279-1280) ; il se montre tout à fait sûr que son amour pour Pauline est dépouillé de toute faiblesse humaine et parfaitement compatible avec l'amour de Dieu.

Puis, par un suprême effort, il veut la confier à Sévère, son rival (IV, 4).

En V, 3, Pauline tente encore d'éveiller en lui un reste d'amour pour elle, et pour la vie ici-bas. Mais, quoique profondément épris de son épouse, étant dans une lutte tendue et extrême contre une tentation permanente et constamment renouvelée, il demeure sourd à ses avances, restant enfermé dans son délire, voulant le délaissement de soi au profit de Dieu, préférant le martyre, la mort pieuse à l'amour, se sacrifiant pour la foi chrétienne qui l'anime.

Or, par là-même, il convertit celle qu'il aime, car, dans cet ultime dialogue avec elle, épreuve dont un personnage moins vigoureux serait sorti, soit vaincu par l'attachement au monde, soit décidément aigri contre tout ce qui évoque les affections terrestres, il découvre sa véritable vocation d'intercesseur. Par une transmission des mérites surnaturels, sa grandeur d'âme s'est communiquée à ceux qui l'entourent, qu'il hausse à son niveau, le martyr obtenant, à la fin de la pièce, la conversion de Pauline et de Félix, son bourreau, et, à travers lui, de façon prophétique, de l'empire tout entier.

Ainsi, il n'accède au surhumain que pour avoir parcouru le champ entier des possibilités offertes au simple niveau des affections et des exigences humaines.

On le voit cheminer sur la voie de la sainteté, et, très rapidement, par un véritable basculement, souhaiter, par le sacrifice de soi, obtenir la gloire du Ciel et la palme du martyr. Son ami, Néarque, lui demande : «*Vous voulez donc mourir?*», et il lui rétorque : «*Vous aimez donc à vivre?*» (vers 673).

Corneille s'interrogea sur les motivations qui poussent ce jeune prince, non seulement devenu inaccessible à la raison de ses congénères, mais, du jour au lendemain, tout à fait extrémiste. Comme il lui fait dire :

«*J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :*

Cette grandeur pérît, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit.» (vers 1191-1198),

on peut se demander si, dans cette quête de gloire éternelle, il n'y pas une part de vanité ; si la religion ne serait pas pour lui un pilier plus sûr que l'évanescence d'un amour temporaire ; si son action ne relève pas moins de l'action de la grâce que de celle de sa volonté.

On peut surtout se demander ce qui est arrivé à cet homme doux dont la première intention était de vivre en chrétien caché, de renoncer au témoignage et par là au salut de son peuple, pour qu'il devienne le fer de lance d'un prosélytisme suicidaire, s'en prenant soudain à la croyance polythéiste

de l'empire romain dont il brise les idoles, au temple, à coups de masse, choisissant pour cela le jour où cette action doit être le plus dangereuse et le plus scandaleuse. Le sacrilège public est cet acte où se conjuguent courage et zèle : Polyeucte est donc un héros en même temps qu'il est un rebelle, ne regrettant pas son acte et refusant tout compromis. Nous éprouvons pour le martyr non pas de la pitié, mais de l'admiration.

Polyeucte est donc un héros cornélien dont la force et la constance dans sa foi sont dignes d'admiration ; dont la «générosité» se sublime en une sainteté qui puise dans l'héroïsme de Rodrigue et d'Horace mais le dépasse dans un mouvement d'arrachement pathétique car, si son adieu aux délices du monde est douloureux, il est guidé par un idéal qui est l'accomplissement le plus haut pour un chrétien : le martyre. Son éminente dignité tient à ce que cet idéal, sans être inhumain ni surhumain, est cependant plus qu'humain. Bien au-delà du devoir, la «gloire» rejoint ici la «grâce», comme en atteste cet échange :

Pauline : «*Où le conduisez-vous?*» - Félix : «*À la mort!*» - Polyeucte : «*À la gloire!*» (V, 3, vers 1679).

Corneille opposa à la grandeur romaine la grandeur chrétienne, au héros païen (Sévère) le martyr (Polyeucte). Alors qu'il aurait pu se contenter de répondre aux attentes de son époque avec un héros catholique conformiste, il choisit la difficulté en mettant en scène un jeune héros qui, non seulement aspire à la sainteté, mais brave le pouvoir, conteste violemment l'ordre politique, l'entièreté et inconditionnelle soumission à la raison d'État, et remet en question toute sa société romaine en méprisant sa religion, cette célébration de l'héroïsme individuel étant osée au moment où les théoriciens de l'absolutisme affirmaient que l'individu ne compte pas.

“*Polyeucte*” est, avec “*Horace*”, la seule tragédie de Corneille dont on puisse dire que le devoir y triomphe réellement de la passion. Mais “*Polyeucte*” alla plus loin que les pièces précédentes dans la transformation de l'éthique amoureuse en l'inscrivant dans un ordre non plus politique mais religieux.

Les thèmes de réflexion

Si “*Polyeucte*” est, de façon évidente, une tragédie religieuse, c'est aussi une tragédie politique.

La tragédie politique expose la conduite de l'empire romain avec les territoires conquis, dont cette Arménie, qui est appelée «*province*» mais était devenue une sorte de protectorat. Albin avertit Félix que le peuple arménien «*ne peut voir passer par la rigueur des lois / Sa dernière espérance et le sang de ses rois*» (vers 1071-1072). D'ailleurs, Félix, en prudent politique, a choisi Polyeucte comme gendre «*pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui*» (vers 252). Le Romain Sévère reconnaît : «*Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois*» (vers 420). Ce dernier descendant des souverains arméniens pourrait légitimement prétendre à un trône, et régner si la force des armes romaines n'avait pas imposé une domination qui fait de lui un sujet de l'empire, montrant son engagement actif au service de l'État romain, engagement qui est d'autant plus sincère qu'il s'accompagne de son amour pour Pauline et d'un très grand respect pour Félix.

Or, parlant de son baptême, il déclare :

«*je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire.*» (I, 1, vers 49-50).

On pourrait alors se demander si son adhésion au christianisme n'est pas, pour lui, une façon détournée de se rebeller contre Rome qui, en effet, étend sa tyrannie à la religion, persécutant les chrétiens alors qu'ils ne sont, de l'aveu même de Stratonice (dont le rôle, outre celui de confidente, est celui d'une représentante de l'opinion populaire) qui leur est pourtant hostile, coupables d'aucun crime politique ; au début, en dépit de sa défiance envers les chrétiens, elle fait la part des choses :

«*Leur secte est insensée, impie, et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.*

*Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.»* (I, 4, vers 257-264) ;

elle condamne donc leur religion, mais reconnaît qu'ils ne troubent pas l'ordre public par des crimes fanatiques ; elle considère qu'ils sont victimes d'une persécution injuste.

Le baptême qu'a reçu Polyeucte ne change rien en fait à cette déférence sans servilité ni crainte qu'il a envers le pouvoir romain. Il se soumet à l'ordre politique tant que n'apparaît pas de contradiction entre cet ordre et l'ordre religieux, suivant en cela l'attitude de nombreux chrétiens aux II^e et III^e siècles.

Le conflit apparaît quand le pouvoir impérial exige sa soumission publique aux dieux de son polythéisme (II, 5 - rien n'est dit de ce qui devait être le polythéisme des Arméniens !), le conduisant à publier sa foi en son Dieu et à proclamer son mépris des dieux païens :

*«Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.»* (vers 1216-1220).

En conséquence, Félix lui ordonne de sacrifier publiquement aux dieux romains, rompant ainsi ce fragile équilibre par lequel le domaine de la foi était séparé de l'obéissance politique. Mais Polyeucte, invité à se rendre au temple, y va pour renverser les idoles, devenant ainsi fauteur de troubles, séditieux aux yeux des Romains et de la partie païenne de son peuple.

On constate que, après ce bras public des idoles, le jugement de Stratonice est devenu tout à fait différent : elle déverse sur Polyeucte un «*torrent d'injures*», dénonce le crime politique et le crime religieux qu'il a commis, et raconte le discours qu'il a fait au peuple (III, 2 - voir plus loin) en montrant le danger de cette éloquence religieuse publique ; d'ailleurs, le résultat ne s'est pas fait attendre : l'action et le discours de Polyeucte ont provoqué «*la fuite et les clamours d'un peuple mutiné*» (vers 860), l'ambiguïté de ce dernier mot laissant entrevoir la possibilité que son sacrifice ait été aussi un acte politique commis en tant que descendant d'une dynastie détrônée se rebellant contre l'envahisseur. Et la mention de «*la fureur de cette populace*» (vers 1078) semble bien la montrer visiblement «retournée» depuis l'arrestation de Polyeucte, selon la versatilité habituelle d'une foule qui pourrait se ranger autour de son souverain légitime au mépris de la domination de Rome.

D'autre part, comme, à la fin, avec la conversion de Félix et la prise de position de Sévère, se profile l'acceptation par les Romains d'une croyance autre que celle en leur polythéisme, on peut penser que Corneille ait pu y voir une image de l'acceptation qui s'était faite en France où, pour en finir avec les guerres de religion, pour assurer la paix civile, l'État avait, par l'édit de Nantes (1598), reconnu le droit de culte des protestants qui, toutefois, devaient se plier à l'obéissance politique.

Et on peut ajouter que l'opposition des Arméniens à la puissance colonisatrice qu'était l'empire romain correspondait, au XVII^e siècle, en France, à l'opposition de certains bourgeois au pouvoir du roi par leur volonté d'être plus chrétiens que lui sur la question justement de la grâce divine par leur adhésion au jansénisme. Voilà qui nous conduit au second thème de réflexion.

* * *

La tragédie religieuse expose le problème de la grâce divine, une faveur ou une aide décisive, qui serait un don gratuit que Dieu fait à l'être humain, et par lequel ce dernier accéderait à la paix, à la joie et au salut. Cette grâce divine, on ne pourrait l'exiger ; elle ne se demanderait pas ; elle ne s'obtiendrait ni par la prière, ni par les pensées, ni par les raisonnements, ni par les actions, ni par les bonnes œuvres ; elle ne se mériterait pas ; on ne devrait pas non plus l'attendre passivement. Elle se dévoilerait ; elle se reconnaîtrait ; elle se constaterait plutôt qu'elle ne se chercherait ; elle se vivrait, tout simplement. Elle serait disponible à tout un chacun ; mais de nombreux «voiles» pourraient empêcher de la voir : si nous avions en permanence l'impression d'être la cause de nos propres actions ; si nous nous attachions à nos pensées en en faisant des certitudes ; si nous cultivions des

illusions dues à notre «ego» ; si nous refusions de reconnaître l'omniprésence de Dieu en nous-même comme en toute chose. Autrement dit, la grâce serait la conscience de notre juste place dans le monde où nous serions les enfants de Dieu ; où les choses ne peuvent être que ce qu'elles sont ; où nous ne pouvons être que ce que nous sommes. À ce titre, la grâce, qui serait le constat éclairé que nous ferions partie du projet divin, serait directement liée à la foi.

Ce problème se posait à l'époque avec une particulière acuité car avait paru en 1640 le livre de l'évêque néerlandais Cornelius Jansen rédigé en latin, intitulé "*Augustinus seu doctrina Sancti Augustini de humanæ naturæ sanitate, ægritudine, medicinā adversus Pelagianos et Massilienses*", qui reprenait la doctrine d'Augustin d'Hippone (saint Augustin) sur la grâce divine conçue comme n'étant accordée qu'aux êtres humains prédestinés à en bénéficier, ce qui était nier aux autres la possibilité d'obtenir le salut. Le mouvement né de cet ouvrage et qu'on allait appeler le jansénisme s'opposait donc à la conception des jésuites qui, elle, s'appuyait, au contraire, sur l'ouvrage de Luis Molina, "*De liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, praedestinatione et reprobatione concordia*" (1588), qui affirmait que l'être humain est libre d'influencer la grâce divine par sa volonté.

Le titre de cet ouvrage était justifié, car la grâce poserait la question du libre-arbitre :

-D'une part, pour les uns, la grâce semblerait indiquer que le libre-arbitre n'existe pas ; que chacun serait soumis au destin et à la volonté divine ; que nul ne pourrait commettre le mal volontairement ; que, par conséquent, tous les péchés seraient pardonnés (ce serait l'ignorance qui expliquerait les mauvais comportements : «Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font»).

-D'autre part, pour les autres, l'être humain serait libre de s'ouvrir ou non à la grâce de Dieu ; à lui d'accomplir le chemin, à lui de faire l'effort de voir et de cultiver cette grâce.

"*Polyeucte*" ayant été écrit en 1641, la controverse sur la grâce éclatait donc à peine ; il était alors difficile à un théologien d'y voir clair, à plus forte raison à un laïc ; et la condamnation papale n'allait être publiée en France qu'au cours des années 1642 et 1643. Cependant, Corneille, qui avait été un élève des jésuites et était sensible à ces préoccupations, sut, avec "*Polyeucte*", pièce où, honorant la foi religieuse et le sacrifice de soi, il renoua avec la tradition des anciens mystères, traiter de la question de la grâce en lui donnant un traitement théâtral original, prendre position dans cette controverse théologique en suivant la doctrine catholique et en inclinant parfois vers le molinisme.

S'il fit dire à Néarque parlant de Dieu :

«*Il est toujours tout juste et tout bon, mais sa grâce*

Ne descend pas toujours avec même efficace.» (vers 29-30),

ce qui pourrait paraître janséniste ; si le même Néarque estime que, chez lui, «*cette même grâce*» est «*diminuée, Et par mille péchés sans cesse exténuée*» (vers 697-698), Polyeucte l'aurait reçue du fait de son baptême et, chez lui, elle n'aurait été affaiblie par «*aucun crime*» (vers 694). De ce fait, lui aussi parlant de Dieu, déclare : «*J'attends tout de sa grâce*» (vers 681). Et la suite de la pièce est tout à fait conforme à la doctrine catholique, Polyeucte faisant savoir : «*Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense*» (vers 1276). C'est la grâce divine qui le ferait ensuite aller jusqu'à détruire les idoles du polythéisme des Romains. De plus, elle s'étend même à Pauline, permettant aux époux sublimes de se réunir, de s'unir à jamais dans l'amour divin. Elle s'étend même à Félix et à Sévère qui affirment être prêts à embrasser la foi chrétienne. Ainsi Pauline convertie précise son action en elle :

«*Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir* ;

C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.» (vers 1741-1742).

Polyeucte, Pauline et Sévère ne restent éloignés les uns des autres par les malentendus de l'amour et de la foi que jusqu'au moment où une commune grâce, acquise par les mérites des martyrs, les rend participants du même univers. Non que tout cela aille de soi, et tout de suite. Il a fallu à Polyeucte bien des renoncements successifs avant la découverte de cette cohérence du monde qui permet d'accéder aux plans supérieurs sans renoncer pour autant aux valeurs de la simple humanité.

Cependant, même s'il n'a pas sacrifié la vie d'autrui puis la sienne, cette destruction violente des idoles du polythéisme des Romains, effectuée si rapidement par un si nouveau prosélyte, ne manque pas d'étonner et d'alarmer, surtout, à notre époque qui voit se déchaîner un fanatisme religieux en particulier chez de jeunes gens qui seraient soudainement «radicalisés» et qui, dans un désir d'excès, un désir de mort, se découvrent eux-mêmes capables, pour exercer la terreur, d'actes effrayants qui, en fait, les alienent beaucoup plus qu'ils ne les libèrent.

Il faut admettre que toutes les radicalités religieuses ne se valent pas. La prétendue radicalité du fanatique, qui ne va pas aux racines d'un problème, conduit à l'exercice d'une violence aveugle qui ne fait que détruire ; c'est même plutôt une contre-violence dans le sens où le terrorisme est parfois la dernière arme dans les mains du faible. La radicalité spirituelle, celle qui conduit à entreprendre un profond voyage intérieur pour parvenir au délaissage des plaisirs du bas-monde, élève et polit l'âme humaine.

Si Polyeucte fait preuve, essentiellement, d'un zèle téméraire interdit par l'Église, la tragédie est l'antithèse des délires de nos contemporains. La pièce de Corneille, où l'on voit des luttes magnifiques entre le désir amoureux et le désir du martyre, entre le goût de la vie et l'attraction de la mort, peut nous aider à nous approcher de cette passion religieuse qui nous angoisse autant qu'elle nous fascine.

Corneille fit, d'une histoire somme toute banale de martyr, un des chefs-d'œuvre du théâtre français.

La destinée de l'œuvre

Si l'on en croit Fontenelle, quand Corneille eut achevé la rédaction de "Polyeucte", il alla en donner lecture aux habitués de l'Hôtel de Rambouillet. Les amis de la marquise formaient alors comme le tribunal du bon goût, et Corneille tenait beaucoup à avoir l'approbation de ce cénacle. La pièce «y fut applaudie autant que le demandaient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avait déjà ; mais, quelques jours après, M. de Voiture vint trouver M. Corneille et prit des tours fort délicats pour lui dire que "Polyeucte" n'avait pas réussi comme il pensait, que surtout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient ; mais enfin il leur laissa sur la parole d'un d'entre eux.»

On peut croire que les choses aient pu se passer ainsi, car les délicats pouvaient être étonnés qu'il ait fait une œuvre d'art séduisante à partir d'un sujet chrétien, et le mélange audacieux du sacré et du profane qu'avait osé le dramaturge ne pouvait rencontrer chez eux qu'un accueil réservé. De surcroît, comme on s'intéressa plus à l'histoire «galante» des amours rompues de Pauline et de Sévère qu'au drame et au martyre de Polyeucte, on s'étonna qu'un héros de tragédie puisse ne pas être amoureux. En conclusion, on engageait Corneille à ne pas faire représenter "Polyeucte".

Il passa outre, et la pièce fut représentée sur la scène du "Théâtre du Marais" dans les premiers mois de 1643. La première représentation fut un triomphe comme lui-même, si mesuré pourtant dans ses appréciations, le déclara dans son "**Examen de Polyeucte**" («le succès a été très heureux»). L'abbé de Villiers, dans son "*Entretien sur les tragédies de ce temps*", nous apprit «que les comédiens gagnèrent plus d'argent à "Polyeucte" qu'à quelque autre tragédie.» En fait, la pièce obtint un succès moins éclatant que celui obtenu par les précédentes, ce qui s'explique par l'audace de mettre en scène un grand chrétien. Et le public avait mal compris (et cela allait durer jusqu'au XVIII^e siècle) le projet de Corneille : à cet halluciné de gloire qu'est Polyeucte, il préféra le couple Pauline-Sévère, s'intéressant avant tout à l'intrigue amoureuse et au drame purement humain, sans voir que l'histoire des amours de Pauline et de Sévère, aussi touchante et délicate que celles des bergers de la pastorale contemporaine, est en fait inséparable de l'histoire de Polyeucte dont l'héroïsme serait inconsistant s'il ne s'inscrivait au cœur de l'histoire d'amour.

Si les critiques littéraires ne purent qu'approuver la nouvelle tragédie de Corneille, les dévots furent scandalisés de voir une tragédie sainte jouée par des comédiens professionnels sur une scène profane ; pour eux, le compromis rêvé par Corneille entre l'esthétique du plaisir et la morale chrétienne (compromis qui permet d'imaginer qu'on puisse faire une œuvre d'art séduisante à partir

d'un sujet chrétien) était inacceptable, surtout lorsque l'intrigue osait mêler amour humain et amour divin. Pour des chrétiens fervents, l'exhibition de leurs pensées secrètes les plus profondes paraissait inconvenante ; pour les chrétiens d'habitude, la pièce suggérait trop d'idées moroses ou pénibles qu'ils n'avaient pas coutume de trouver au théâtre. Godeau, académicien et évêque de Grasse, fit remarquer que l'Église avait toujours blâmé des excès comme ceux de Polyeucte qui entraînaient nécessairement des représailles. Sa qualité de «*tragédie chrétienne*» explique que la pièce allait être la moins jouée des grandes tragédies de Corneille.

En octobre 1643, le texte fut édité sous le titre de "*Polyeucte, martyr, tragédie chrétienne*", avec une dédicace à la reine régente, Anne d'Autriche.

En 1660, dans son "**Second discours**", Corneille évoqua sa pièce, en indiquant : «*L'exclusion des personnages tout à fait vertueux qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime.*»

Le 8 août 1680 au collège d'Harcourt, Marc-Antoine Charpentier fit jouer la musique d'un ballet dansé entre les actes d'une représentation de "*Polyeucte*" en latin : "*Le combat de l'amour divin et de l'amour profane*".

En 1732, Voltaire, dans l"*'Épitre dédicatoire'* de "*Zaïre*" (pièce qu'on a pu qualifier d'*«anti-Polyeucte»*), pour justifier la présence de l'amour chez des personnages chrétiens, prit le «grand Corneille» et son "*Polyeucte*" comme garants : «Je suis très persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans son "*Polyeucte*" à faire casser les statues de Jupiter par les néophytes.» Mais il décocha aussi cette épigramme :

«De Polyeucte la belle âme
Aurait faiblement attendri
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.»

Et, en 1764, dans l'article "*Fanatisme*" de son "*Dictionnaire philosophique*", il se fit encore plus sarcastique : «Polyeucte, qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser et casser les statues et les ornements, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot.»
Tout le XVIII^e siècle fut de l'avis du philosophe.

En 1799, dans son "*Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*", La Harpe écrivit : «On reproche au dénouement de "*Polyeucte*" la double conversion de Pauline et de Félix. La première ne me paraît pas répréhensible : c'est un miracle, il est vrai, mais il est conforme aux idées religieuses établies dans la pièce. La seconde est, en effet, vicieuse pour plusieurs raisons ; d'abord, parce qu'un moyen aussi extraordinaire qu'un miracle peut passer une fois, mais ne doit pas être répété ; ensuite, parce que l'intérêt du christianisme étant mêlé à celui de la tragédie, il est convenable qu'une femme aussi vertueuse que Pauline se fasse chrétienne, mais non pas que Dieu fasse un second miracle en faveur d'un homme aussi méprisable que Félix.»

La Révolution exerça sa censure sur la pièce.

Ensuite, elle fut de nouveau jouée, en particulier par Talma en 1802.

En 1837, dans son "*Port-Royal*" (livre I, chapitre 6), le critique Sainte-Beuve cita "*Polyeucte*" sur plusieurs pages en affirmant : «Corneille est de Port-Royal par "*Polyeucte*"».

En 1838, Gaetano Donizetti fit représenter, sur un livret de Salvadore Cammarano, un opéra en quatre actes intitulé "Poliuto", globalement fidèle à la tragédie de Corneille ; il fut interdit par la censure royale napolitaine, mais transposé en français par Eugène Scribe sous le titre "Les martyrs" et créé dans cette version à l'Opéra de Paris. La version italienne fut finalement créée à Naples au "Teatro San Carlo" après la mort du compositeur, et est restée dans le répertoire en Italie.

En 1840, la grande Rachel fit ses débuts à la Comédie-Française dans le rôle de Pauline auquel elle donnait un accent de ferveur incomparable ; qu'elle jouait encore, après s'y être montrée soixante fois, la veille du jour où elle disparut de la scène ; elle fut, dit-on, la première comédienne à représenter le personnage non en amoureuse mais en néophyte chrétienne.

Le 7 octobre 1878, Charles Gounod présenta, au "Palais Garnier", un opéra intitulé "Polyeucte" sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré ; le compositeur espérait exprimer «les pouvoirs inconnus et irrésistibles que le christianisme a répandus parmi les hommes» ; mais l'œuvre connut un échec, n'ayant eu que 29 représentations, et il en fut profondément affecté.

En 1884, puis en 1906, à la Comédie-Française, le grand comédien Mounet-Sully s'illustra dans "Polyeucte".

En 1890, dans "*Impressions de théâtre*", Jules Lemaître nota : «"Polyeucte" est, de toutes les pièces de Corneille, celle qui a gagné le plus à vieillir.»

En 1892, Paul Dukas fit jouer une "Ouverture" qu'il avait composée pour la pièce de Corneille.

Charles Péguy porta un grand intérêt à "Polyeucte" : Après avoir été un militant socialiste libertaire, anticlérical, puis dreyfusard au cours de ses études, à partir de 1908, il se rapprocha du catholicisme, et le noyau central de son œuvre montre une profonde foi chrétienne qui ne se satisfaisait pas des conventions sociales de son époque. Il en vint à défendre la thèse de l'accomplissement du dreyfusisme et du socialisme dans le christianisme qui étancha sa soif de justice. Pensant qu'il n'était pas un converti, puisque la conversion suppose une rupture, il voyait dans son évolution un accomplissement vécu dans la continuité et dans la fidélité à soi, avec de «*secrètes anticipations*», une «*sourde préparation*» et un achèvement. Il estimait que Dieu lui avait confié un rôle ; que son sacrifice serait son combat perpétuel contre le monde moderne, menant son apostolat dans sa revue, "Les cahiers de la quinzaine". Or il fut sensible à la conversion de Polyeucte, et cela se manifesta par différentes actions :

- En 1908, il voulut lancer une souscription pour une édition de "Polyeucte" dont le texte aurait été établi par lui-même à partir «du texte de Corneille», à la virgule près.

- En 1910, il publia "*Victor-Marie, comte Hugo*", un grand essai de critique littéraire et de méditation sur les conditions d'une communication véritable où :

-il procéda au classique parallèle entre Corneille et Racine ;

-il se proposa de schématiser la série des pièces de Corneille selon le principe de la figuration entre les événements et les héros;

-il étudia en particulier "Polyeucte" pour montrer que ce procédé de figuration s'y retrouve à tous les niveaux et qu'il est à l'œuvre dans les rimes de la tragédie ; pour analyser la pièce sur les plans dramaturgique et énonciatif ; pour théoriser «l'intercession», en faire un «mécanisme» d'énonciation qui «élargit» le plan en montant des «degrés» jusqu'à la culmination en IV, 3 (voir plus loin), où tous les plans sont «ramassés» dans l'union entre terre et Ciel. Il écrivit : «Tous les vers de l'intercession que nous avons marqués, que nous avons retenus dans "Polyeucte", qui annoncent, qui introduisent, qui représentent, qui manifestent, qui déclarent, qui proclament publiquement, qui définissent pour ainsi dire techniquement l'intervention, l'intercession des saints ; intercession générale des saints pour les pécheurs ; application pour ainsi dire, intercessions particulières de Néarque pour Polyeucte et de Polyeucte pour Félix et de Néarque et Polyeucte ensemble pour Pauline et les autres qui ne font qu'introduire, que présenter, quand même ils sont après, cette grande

prière de Polyeucte pour Pauline en présence de Pauline qui est déjà proprement une grande prière d'intercession. C'est une des plus grandes beautés de "Polyeucte" que cette figuration constante, partout présente, qui élargit, qui agrandit encore, si possible, qui pénètre perpétuellement, qui déborde incessamment le texte. La figuration, qui est un des mécanismes essentiels du sacré, est perpétuellement présente dans cette tragédie sacrée, elle en est aussi un des mécanismes essentiels.» Il fit de "Polyeucte" le «couronnement» dramaturgique de la série "Le Cid" - "Horace" - "Cinna" - "Polyeucte", considérant que cette pièce porte à leur perfection les vertus des héros, par la grâce ; que la sainteté, en rapport de figuration avec l'héroïsme, n'y est nullement désincarnée, qu'au contraire, elle n'a de sens qu'issue de ses racines charnelles. Il porta ce jugement : «La grandeur même et la floraison et l'éclat de la tragédie sacrée dans "Polyeucte" nous masque non pas seulement la grandeur et la floraison et l'humanité, mais presque jusqu'à l'existence de la tragédie profane qui est dessous.» ; il trouva à Polyeucte deux faces : celle du briseur d'idoles et celle du martyr pleinement humain ; il le mit sur le même plan que Jeanne ou saint Louis, le fit accéder au statut de modèle véritablement imitable, de compagnon d'une vie, le qualifia de véritable saint ; il fut fasciné par la puissance de la parole de Polyeucte, interlocuteur de Dieu comme OEdipe l'a été, les deux héros réalisant une expérience comparable. Par ailleurs, il considéra que le texte de la pièce baigne dans le surnaturel, qu'on y sent «la respiration même du Ciel» ; il affirma : «Je ne crois pas qu'il y ait une œuvre au monde qui [...], autant que "Polyeucte", soit le paradis, nous donne le climat du paradis, nous rende la respiration même du ciel.» La pièce recouvrant sa méditation sur la conversion de l'empire romain, il voyait celui-ci comme «(pré)figurant le monde chrétien».

-En 1914, il publia "Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne", où il nota au sujet de "Polyeucte" : «L'éternel s'élèvera de toute sa hauteur au-dessus du temporel et ce n'est pas le temporel qui aura baissé.» - «Il faut qu'une sainteté vienne de la terre, monte de la terre. Il faut que la sainteté s'arrache de la terre laborieusement, dououreusement, saintement. Autrement non seulement elle n'est pas humaine, mais elle n'est pas chrétienne.» Il décrivit l'affrontement entre Polyeucte et Sévère, du monde chrétien face au monde païen, pour montrer combien lui-même était éloigné de la bataille contre l'impérialisme prussien. Il porta un jugement mêlant chaleur et gravité : «Voilà l'éclatante et unique beauté de "Polyeucte" : ce magnifique dévêtement du saint, du martyr et de Dieu même : nul manteau de vertu, de nos maigres vertus, [...] de nos fausses vertus. Nul manteau magique. Les tenants de la bonne cause ne reçoivent nul armement frauduleux. Il est si rare que les tenants de la bonne cause ne reçoivent pas une merveilleuse armure, c'est-à-dire une armure frauduleuse ; c'est-à-dire il est si rare que les tenants de la bonne cause n'aient pas peur.»

En 1939, dans son roman, "Les sept couleurs", Robert Brasillach plaça des vers de la pièce de Corneille en épigraphie de chaque chapitre, et le héros, Patrice, à l'instar de Sévère, s'engage dans l'armée après une déception amoureuse, avant de revenir bien des années plus tard à Paris où se trouve sa première amante.

Or, la même année, le poète catholique Paul Claudel, un tenant de «la bonne cause» mais qui fit toujours preuve d'injustice et de mauvaise foi à l'égard des œuvres de Corneille, dans une lettre à Brasillach, qualifia Polyeucte de «bravache», d'«espèce d'énergumène» qui «se rue au baptême, puis à des actions ostentatoires que l'Église a toujours condamnées». Et, en novembre 1939, dans "Journal", il se moqua de la pièce : «Ce n'est nullement un chef-d'œuvre, oh là là, il s'en faut de beaucoup. Mais enfin c'est intéressant et l'action est bien menée, en dépit de toutes les invraisemblances, par un praticien qui sait son métier. Le style en dépit du sujet et de [quelques] passages assez fiers (bien peu) est d'une invraisemblable platitude et d'un bourgeoisisme cocasse. [...] Les personnages (sauf Félix) sont psychologiquement inexistantes. [...] Le seul personnage vraiment vivant est Félix ; il est impayable ; c'est un bourgeois de Labiche.»

En 1960, à la "Comédie-Française", la pièce fut mise en scène par Jean Marchat, et ce spectacle fit l'objet d'une captation télévisée le 31 mars 1961, dans une réalisation d'Alain Boudet.

En 1962, au "Théâtre du Vieux-Colombier", la pièce fut mise en scène par Bernard Jenny, avec Giani Esposito.

En 1969, à la "Comédie-Française", la pièce fut mise en scène par Michel Bernardy.

En 1972, Bernard Dort, dans "*Corneille dramaturge*", porta ce jugement : «Polyeucte reste le héros que nous avons essayé de définir. Mais, à la gloire du roi, il a substitué celle de Dieu : la seule possible dans un monde où le roi est subordonné à Rome. Toujours mû par le même mouvement sacrificiel, Polyeucte ne cherche qu'à s'imposer : imposer son moi, son nom, aux dépens même de sa vie. Il ne vise qu'à faire éclater sa gloire aux yeux de tous : celle de Dieu, mais aussi la sienne propre. La destruction des faux dieux, le martyre sont pour lui autant d'épreuves qu'il traverse pour en ressortir plus resplendissant, autant de gestes qui le manifestent, autant de moments où il se montre. Cette fois, il n'y a plus de terme, plus de réconciliation possibles : "J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle : / Cette grandeur pérît, j'en veux une immortelle." (IV, 3). Dieu n'est pas, pour Polyeucte, le Dieu chrétien, ce Dieu qui s'est fait homme. Son Dieu, ce n'est qu'un roi, mais sublimé : un Auguste infini. Une pure image de gloire. Le répondant absolu de la gloire de Polyeucte. Une idole de gloire à laquelle il n'est que de se sacrifier pour participer à la gloire. (p. 61-64).

En 1987, à la "Comédie-Française", la pièce fut mise en scène par Jorge Lavelli qui, du fait de la dernière scène, où Sévère annonce qu'il va intercéder auprès de l'empereur pour que cessent les persécutions des chrétiens, considéra que l'œuvre est sous-tendue par un «esprit de tolérance», conviction pour le moins discutable qui le conduisit à imaginer un final singulier : alors que les bourreaux viennent d'entraîner Polyeucte au supplice, Sévère survient et s'adresse au public pour lui dire : «Conquérons la liberté. Acceptons toutes les croyances» ; et tous les personnages, y compris le défunt Néarque accompagnés du chœur de reprendre : «Accueillons la beauté, la justice et l'amour.»

En 1996, "*Polyeucte*" fut publié dans "Folio" (Gallimard) avec cette présentation : «Animé par son fanatisme religieux, que choisira Polyeucte? Entre Sévère triomphant et Polyeucte condamné, à qui Pauline confiera-t-elle son cœur? Avec "*Polyeucte*", Corneille questionne la croyance et le prosélytisme. La relation à Dieu nécessite-t-elle fortement un retrait du monde? L'intense lutte psychologique qui étreint l'homme de foi reste d'une brûlante actualité.» Et, dans sa préface, Patrick Dandrey qualifia la pièce de «tragédie de la christianisation de l'empire», mettant en scène ce «préalable providentiel et nécessaire à la légitimation en Dieu de tous les pouvoirs à venir, prélude à l'instauration progressive de dynasties monarchiques fondées sur le droit divin.»

Le 20 octobre 2010, le Polonais Zygmund Krause présenta à Varsovie "*Polieukt*", un opéra en cinq tableaux sur un livret d'Alicja Choinska et Jorge Lavelli où il fut fait mention de l'homosexualité de Polyeucte, qui aurait eu une relation avec Néarque. L'opéra fut donné en France pour la première fois au Capitole de Toulouse en novembre 2011.

En 2016, au "Théâtre des Abbesses", à Paris, la pièce fut mise en scène par Brigitte Jaques-Wajeman qui, de cette œuvre réputée édifiante, pour en faire resurgir toute la terrifiante modernité, activa paradoxalement les ferment subversifs en la montant à rebours, en surlignant l'aveuglement des fanatiques convertis.

En 2017, à "La Cartoucherie", le metteur en scène Ulysse Di Gregorio pensa que, «derrière les apparences de l'excès et du fanatisme, Polyeucte, ce "sacrilège impie", incarne par sa révolte des vertus morales qui peuvent placer notre époque sous un jour critique» ; que «notre siècle a lui aussi ses idoles familières qu'une police morale a dressées pour le culte, et devant lesquelles on se prosterner avec l'aveuglement de l'habitude».

Si "*Polyeucte*" était encore étudié en classes dans les années 1970, la pièce a subi les conséquences du double recul du christianisme et de l'enseignement du latin.

Présentation de passages importants

II, 2

Avant d'être mariée à Polyeucte, Pauline avait aimé un jeune et pauvre chevalier romain, Sévère, que son père ne voulut pas lui donner pour époux. Or voici que Sévère, qui s'est couvert de gloire au service de l'empereur et est devenu son favori, arrive en Arménie pour retrouver Pauline et l'épouser ; son désespoir est grand lorsqu'il apprend qu'elle n'est plus libre.

Pauline :	<i>Oui, je l'aime, Seigneur, et n'en fais point d'excuse ; Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse, Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert : Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd. Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée, À vos seules vertus je me serais donnée, Et toute la rigueur de votre premier sort Contre votre mérite eût fait un vain effort. Je découvrais en vous d'assez illustres marques Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ; Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois, De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix, Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne, Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï, J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi, Et sur mes passions ma raison souveraine Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.</i>
465	
470	
475	
Sévère :	<i>Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs Fait un aisément remède à tous vos déplaisirs ! Ainsi de vos désirs toujours reine absolue, Les plus grands changements vous trouvent résolue ; De la plus forte ardeur vous portez vos esprits Jusqu'à l'indifférence et peut-être au mépris ; Et votre fermeté fait succéder sans peine La faveur au dédain, et l'amour à la haine. Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu Soulagerait les maux de ce cœur abattu ! Un soupir, une larme à regret épandue M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue ; Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli, Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli ; Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre, Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre. Ô trop aimable objet, qui m'avez trop charmé, Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?</i>
480	
485	
490	
495	
Pauline :	<i>Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et si mon âme Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme, Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments !</i>

500 *Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.*

505 *Un je ne sais quel charme encore vers vous m'emporte ;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encore tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,*

510 *Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,*

515 *Repousse encore si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encore ; mais louez sa rigueur,*

520 *Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur ;
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.*

Sévère :

525 *Ah ! Madame, excusez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommais inconstance, et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,*

530 *Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avec mon amour.*

Pauline :

535 *Hélas ! Cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais si vous estimatez ce vertueux devoir,*

540 *Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.*

Notes

-Vers 465 : «hyménée» : «mariage».

-Vers 493, 507, 530, 536, 542 : «feu» : «ardeur amoureuse».

- Vers 495 : «*objet*» : du sens général du mot qui désigne toute chose vue, il en était venu à désigner spécialement une femme.
- Vers 498 : «*flamme*» : «ardeur amoureuse».
- Vers 504 : «*sédition*» : «révolte».
- Vers 512 : «*généreux*» : «noble».
- Vers 515 : «*appas*» : par ce pluriel ancien étaient désignés les attraits d'une femme.

Commentaire

Derrière l'expression hyperbolique du sentiment amoureux propre à la préciosité du temps se lit une véritable souffrance.

Pauline se révèle ici comme une héroïne cornélienne typique, qui use bien des termes-clés du langage héroïque.

III, 2

Pauline :	765	<i>Eh bien ! Ma Stratonice, Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ? Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?</i>
Stratonice :		<i>Ah ! Pauline !</i>
Pauline :		<i>Mes voeux ont-ils été déçus ? J'en vois sur ton visage une mauvaise marque. Se sont-ils querellés ?</i>
Stratonice :		<i>Polyeucte, Néarque, Les chrétiens...</i>
Pauline :		<i>Parle donc : les chrétiens...</i>
Stratonice :		<i>Je ne puis.</i>
Pauline :		<i>Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.</i>
Stratonice :		<i>Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.</i>
Pauline :		<i>L'ont-ils assassiné ?</i>
Stratonice :	775	<i>Ce serait peu de chose. Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...</i>
Pauline :		<i>Il est mort !</i>
Stratonice :	780	<i>Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus ! Ce courage si grand, cette âme si divine, N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline. Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ; C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux, Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide, Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide, Une peste exécutable à tous les gens de bien,</i>

- Un sacrilège impie : en un mot, un chrétien.*
- Pauline : 785 *Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.*
- Stratonice : *Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?*
- Pauline : *Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.*
- Stratonice : *Ne considérez plus que le dieu qu'il adore.*
- Pauline : 790 *Je l'aimai par devoir : ce devoir dure encore.*
- Stratonice : *Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.*
- Pauline : *Je l'aimerais encore, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ? S'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
À suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?*
- Stratonice : *Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encore quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.*
- Pauline : *Quoi ? Néarque en est donc ?*
- Stratonice : *Néarque l'a séduit :
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.*
- Pauline : *Tu me blâmais alors d'être trop importune.*
- Stratonice : *Je ne prévoyais pas une telle infortune.*
- Pauline : 815 *Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou flétriront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.*

Stratonice :	<i>C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ; Je ne puis y penser sans frémir à l'instant, Et crains de faire un crime en vous la racontant.</i>
825	<i>Apprenez en deux mots leur brutale insolence. Le prêtre avait à peine obtenu du silence, Et devers l'orient assuré son aspect, Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.</i>
830	<i>À chaque occasion de la cérémonie, À l'envi l'un et l'autre étaitait sa manie, Des mystères sacrés hautement se moquait, Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.</i>
835	<i>Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ; Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence : "Quoi?" lui dit Polyeucte en élevant sa voix, Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois?"</i>
840	<i>Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter même. L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux. "Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous.</i>
845	<i>Le dieu de Polyeucte et celui de Néarque De la terre et du ciel est l'absolu monarque, Seul être indépendant, seul maître du destin, Seul principe éternel, et souveraine fin.</i>
850	<i>C'est ce dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ; Lui seul tient en sa main le succès des combats ; Il le veut éllever, il le peut mettre à bas ;</i>
855	<i>Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ; C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense. Vous adorez en vain des monstres impuissants." Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens, Après en avoir mis les saints vases par terre, Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre, D'une fureur pareille ils courrent à l'autel.</i>
860	<i>Cieux ! A-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel? Du plus puissant des dieux nous voyons la statue Par une main impie à leurs pieds abattue, Les mystères troublés, le temple profané, La fuite et les clamours d'un peuple mutiné, Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste. Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.</i>

Pauline : *Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !*

Notes

- Vers 767 : «généreux» : «nobles ».
- Vers 773 : «ennuis» : «tourments».
- Vers 775 : «songe» : en I, 3, Pauline a raconté avoir vu en rêve le sort malheureux qui menaçait Polyeucte.
- Vers 783 : «peste» : «personne nuisible, funeste, pernicieuse».
- Vers 784 : «sacrilège» : «personne qui a commis un sacrilège».

- Vers 803 : l'expression est confuse.
- Vers 812 : «*votre amour curieux*» : «la curiosité que vous inspirait votre amour».
- Vers 813 : allusion à l'entretien que Pauline et Stratonice eurent en I, 3.
- Vers 825 : «*en deux mots*» : mention presque comique après tant d'atermoiements !
- Vers 827 : «*devers*» : «vers» - «*l'orient*» : la religion romaine avait été influencée par les religions orientales.
- Vers 837 : comiquement encore, Stratonice prétend ici être réservée après avoir déversé un «*torrent d'injures*» (vers 785).
- Vers 838 : «*Jupiter*» : le Zeus des Grecs, qui gouverne la terre et le ciel, ainsi que tous les êtres vivants s'y trouvant ; il est aussi le maître des autres dieux.
- Vers 840 : «*Oyez*» : cet impératif du verbe «ouï» était déjà un archaïsme au XVIIe siècle.
- Vers 844 : «*souveraine fin*» : «seul terme auquel un être ou une chose tend ou va instinctivement ou par nature».
- Vers 846 : «*Décie*» : francisation du nom latin Décius.
- Vers 847 : «*succès*» : «issue qu'elle soit bonne ou mauvaise».
- Vers 855 : «*tonnerre*» : par lequel Jupiter manifesterait sa colère.
- Vers 859 : «*mystères*» : «pratiques religieuses réservées à des initiés».
- Vers 860 : «*mutiné*» : l'objet de l'émeute il n'est pas clair.

Commentaire

La révélation des faits est habilement et presque comiquement retardée.

Le récit (qui, selon les exigences du théâtre du temps, obvie à la représentation des faits) a l'intérêt de nous faire entrevoir les pratiques religieuses des Romains.

On admire la fidélité dont fait montre Pauline.

IV, 2

Les stances de Polyeucte

Comme Rodrigue, Polyeucte a ses stances : il doit se fortifier dans son zèle avant d'affronter les larmes de Pauline, venue le retrouver dans sa prison ; la générosité cornélienne se sublime ici en sainteté héroïque.

1105	<i>Source délicieuse, en misères féconde, Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés? Honteux attachements de la chair et du monde, Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés? Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :</i>
1110	<i>Toute votre félicité, Sujette à l'instabilité, En moins de rien tombe par terre ; Et comme elle a l'éclat du verre, Elle en a la fragilité.</i>
1115	<i>Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire : Vous étalez en vain vos charmes impuissants ; Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire Les ennemis de Dieu pompeux et florissants. Il étale à son tour des revers équitables</i>

- 1120 *Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.*
- 1125 *Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens ;
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens ;
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;*
- 1130 *Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.*
- 1135 *Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.*
- 1140 *Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.*
- 1145 *Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :*
- 1150 *Vos biens ne sont point inconstants ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.*
- 1155 *C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appa dont il était charmé ;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,*
- 1160 *Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.*

Notes

-Vers 1106 : «flatteuses» : «trompeuses».

-Vers 1115 : «après vous» : «vers vous», «pour vous».

- Vers 1116 : «*charmes*» : «sortilèges».
- Vers 1117 : «*empire*» : «pouvoir», «puissance».
- Vers 1119 : «*revers équitables*» : «retournements de situations qui rétablissent la justice».
- Vers 1120 : «*les grands*» : «les aristocrates du plus haut rang» - «*confondus*» : «décontenancés», «atterrés».
- Vers 1125 : «*Tigre altéré de sang*» : Corneille, qui, reprenant l'expression de Pline l'Ancien, a peut-être inauguré l'emploi du mot en français pour désigner une personne impitoyable, un tyran, ce félin étant alors peu connu des Européens, avait déjà utilisé l'expression dans "*Cinna*" (vers 168) et dans "*Horace*" (vers 1287) - «*Décie*» : en fait, Décius, empereur romain qui régna de 249 à 251.
- Vers 1128 : Si l'Histoire n'a pas retenu d'action de Décius contre «*la Perse*», elle indique bien qu'il déclencha la première persécution systématique contre les chrétiens pour maintenir l'unité de l'empire autour de la religion traditionnelle ; et qu'il périt en juin 251 à la bataille d'Abrittus contre les Goths, sur les bords du Danube, au pays des Scythes.
- Vers 1142 : «*flamme*» : «ardeur amoureuse» ici adressée à Dieu !
- Vers 1147 : «*attrait*» : de nouveau est appliqué à Dieu un mot désignant habituellement un aspect féminin.
- Vers 1158 : «*appa*» : «attrait qu'a une femme».

Commentaire

Une fois de plus chez Corneille, dans des stances, le monologue, sans perdre son caractère dialectique, prit une forme et un élan lyriques brisant l'uniformité du rythme tragique : cela se produisait quand l'émotion du héros, devenant trop forte, devait s'épanouir dans un ensemble de strophes (des quintils sauf la dernière qui est un sizain) présentant le même agencement de vers de longueurs variées (ici, une alternance de strophes d'alexandrins et de strophes d'octosyllabes) créant une cadence inégale, produisant un effet dramatique, permettant de mieux rendre la colère, la menace, l'inquiétude, l'irrésolution, etc.) et qui, loin d'interrompre l'action, sont des moments de suspension qui en marquent un tournant décisif. Les stances étaient fort employées au théâtre à cette époque où les genres n'étaient pas encore strictement distingués. Corneille en avait mis dans des comédies comme "*La veuve*" (1631) ; dans "*Le Cid*", on avait découvert celles de Rodrigue et celles de l'infante ; on allait encore en avoir dans "*La toison d'or*".

On a souvent rapproché ces stances de Polyeucte de Rodrigue qu'on trouve dans "*Le Cid*" ; mais il n'y a aucune analogie entre elles car le monologue de Rodrigue expose un de ces cas de conscience amoureuse dont le débat plaisait tant aux Cours d'amour. Ici, au contraire, tout est action, progression, combat. Il ne s'agit pas là d'une simple prière à Dieu, d'une invocation. Non ! Polyeucte prend lui-même sa propre cause en main ; c'est lui qui se défend, et, pour se défendre, il attaque.

On peut distinguer :

- Le rejet des plaisirs terrestres (vers 1105-1124) qui sont encore vivants en lui, malgré lui, car il les personnifie, décidé à les détruire, comme il l'a fait des idoles.
- L'apostrophe vengeresse à Décius (vers 1125-1134), l'empereur qu'il arrache de son trône et dont il prophétise la chute pour avoir persécuté les chrétiens.
- L'expression du mépris à l'égard de Félix et la mention de son rival auprès de Pauline, Sévère (vers 1135-1139).
- L'ardente et extatique aspiration au Ciel (vers 1145-1160) par un amour qui efface celui pour Pauline.

Dans ce passage du drame sacré qu'est "*Polyeucte*", on peut relever les thèmes du christianisme militant dont l'exigence est telle que Dieu se voit en quelque sorte reprocher d'avoir «*abandonné*» ses fidèles (vers 1126).

IV, 3

Polyeucte :		<i>Madame, quel dessein vous fait me demander? Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder? Cet effort généreux de votre amour parfaite Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?</i>
	1165	<i>Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié, Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?</i>
Pauline :		<i>Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même : Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ; Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé : Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.</i>
	1170	<i>À quelque extrémité que votre crime passe, Vous êtes innocent si vous vous faites grâce. Daignez considérer le sang dont vous sortez, Vos grandes actions, vos rares qualités :</i>
	1175	<i>Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince, Gendre du gouverneur de toute la province ; Je ne vous compte à rien le nom de mon époux : C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;</i>
	1180	<i>Mais après vos exploits, après votre naissance, Après votre pouvoir, voyez notre espérance, Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.</i>
Polyeucte :		<i>Je considère plus ; je sais mes avantages, Et l'espoir que sur eux forment les grands courages : Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers, Que troublent les soucis, que suivent les dangers ; La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ; Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ; Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents, Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.</i>
	1185	<i>J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle : Cette grandeur pérît, j'en veux une immortelle, Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin, Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.</i>
	1190	<i>Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie, Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit, Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?</i>
Pauline :		<i>Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ; Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges : Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux ! Mais pour en disposer, ce sang est-il à vous ? Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ; Le jour qui vous la donne en même temps l'engage : Vous la devez au prince, au public, à l'État.</i>
	1200	
	1205	
Polyeucte :		<i>Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ; Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.</i>

		<i>Des aïeux de Décie on vante la mémoire ; Et ce nom, précieux encore à vos Romains, Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains. Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ; Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne : Si mourir pour son prince est un illustre sort, Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !</i>
Pauline :	1215	<i>Quel dieu !</i>
Polyeucte :		<i>Tout beau, Pauline : il entend vos paroles, Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles, Insensibles et sourds, impuissants, mutilés, De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez : C'est le dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ; Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.</i>
	1220	
Pauline :		<i>Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.</i>
Polyeucte :		<i>Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !</i>
Pauline :		<i>Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère, Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.</i>
Polyeucte :	1225	<i>Les bontés de mon dieu sont bien plus à chérir : Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir, Et sans me laisser lieu de tourner en arrière, Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ; Du premier coup de vent il me conduit au port, Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.</i>
	1230	<i>Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie, Et de quelles douceurs cette mort est suivie ! Mais que sert de parler de ces trésors cachés À des esprits que Dieu n'a pas encore touchés ?</i>
Pauline :	1235	<i>Cruel, car il est temps que ma douleur éclate, Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate, Est-ce là ce beau feu? Sont-ce là tes serments? Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments? Je ne te parlais point de l'état déplorable</i>
	1240	<i>Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ; Je croyais que l'amour t'en parlerait assez, Et je ne voulais pas de sentiments forcés ; Mais cette amour si ferme et si bien méritée Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée, Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir, Te peut-elle arracher une larme, un soupir?</i>
	1245	<i>Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ; Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ; Et ton cœur, insensible à ces tristes appas, Se figure un bonheur où je ne serai pas ! C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménéée? Je te suis odieuse après m'être donnée !</i>
	1250	

Polyeucte :		<i>Hélas !</i>
Pauline :		<i>Que cet hélas a de peine à sortir !</i>
	1255	<i>Encore s'il commençait un heureux repentir, Que tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes ! Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.</i>
Polyeucte :		<i>J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !</i>
	1260	<i>Le déplorable état où je vous abandonne Est bien digne des pleurs que mon amour vous don- Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs, J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs. Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière, Ce dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière, S'il y daigne écouter un conjugal amour, Sur votre aveuglement il répandra le jour.</i>
	1265	<i>Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ; Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne : Avec trop de mérite il vous plut la former, Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer, Pour vivre des enfers esclave infortunée, Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.</i>
Pauline :		<i>Que dis-tu, malheureux? Qu'oses-tu souhaiter?</i>
Polyeucte :		<i>Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.</i>
Pauline :	1275	<i>Que plutôt...</i>
Polyeucte :		<i>C'est en vain qu'on se met en défense : Ce dieu touche les coeurs lorsque moins on y pense Ce bienheureux moment n'est pas encore venu ; Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.</i>
Pauline :		<i>Quittez cette chimère, et m'aimez.</i>
Polyeucte :	1280	<i>Je vous aime, Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que</i>
Pauline :		<i>Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.</i>
Polyeucte :		<i>Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.</i>
Pauline :		<i>C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?</i>
Polyeucte :		<i>C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.</i>
Pauline :	1285	<i>Imaginations !</i>
Polyeucte :		<i>Célestes vérités !</i>

Pauline :	<i>Étrange aveuglement !</i>
Polyeucte :	<i>Éternelles clartés !</i>
Pauline :	<i>Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !</i>
Polyeucte :	<i>Vous préférez le monde à la bonté divine !</i>
Pauline :	<i>Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.</i>
Polyeucte : 1290	<i>Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.</i>
Pauline :	<i>Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ; Je vais...</i>

Notes

- Vers 1169 : «exécutez» : «faitez mourir», «anéantissez».
- Vers 1173 : «le sang dont vous sortez» : «la famille [de rois] à laquelle vous appartenez».
- Vers 1177 : il faut comprendre : «Je ne mentionne pas le fait que vous soyez mon époux [celui de la fille du gouverneur].
- Vers 1188 : forte antithèse.
- Vers 1207 : «heur» : «bonheur».
- Vers 1210 : «Au bout de six cents ans» : Corneille semble fixer la naissance de la puissance de Rome en -350.
- Vers 1211 : On voit que, si Polyeucte veut se consacrer à Dieu, il ne méconnaît pas les simples devoirs du citoyen.
- Vers 1215 : «Tout beau» : on pourrait s'étonner de cette expression aujourd'hui tout à fait familière, employée pour mettre et tenir les chiens en arrêt devant le gibier ; mais, au XVIIe siècle, elle appartenait au style noble, et s'employait comme injonction au calme, à la mesure.
- Vers 1222 : Polyeucte se refuse à toute hypocrisie.
- Vers 1228-1230 : Il souligne la rapidité de son parcours de chrétien, baptisé le matin, candidat au martyre le soir même.
- Vers 1234 : apparaît ici quelque peu de la conception d'une grâce divine peu dispensée.
- Vers 1237 : «feu» : «ardeur amoureuse» ; Pauline reproche à Polyeucte soin manque de constance, sinon sa trahison.
- Vers 1243 : «cette amour» : le mot était féminin au XVIIe siècle.
- Vers 1245 : bel effet de gradation ascendante.
- Vers 1249 : «tristes appas» : oxymore.
- Vers 1251 : «hyménée» : «mariage».
- Vers 1266 : «aveuglement.... jour» : intéressante antithèse.
- Vers 1268 : «Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.» Dans son «Commentaire sur Corneille», qui se voulut un «examen impartial» de l'art cornélien, Voltaire exprima son admiration pour ce vers qu'il reprit dans sa pièce, "Zaïre", où un musulman dit de sa femme qui est chrétienne : «Elle a trop de vertu pour n'être pas musulmane. [...] Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle !».
- Vers 1276 : «Ce dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.» : une des maximes les plus significatives de la pièce.
- Vers 1279 : «chimère» : «vaine imagination».
- Vers 1281-1291 : la scène se termine par un vif échange, un bel exemple de stichomythie.

Commentaire

Dans '*Victor-Marie, comte Hugo*' (1910), Charles Péguy étudia ce qu'il appela «la grande scène d'intercession» de Polyeucte pour Pauline, cette scène où elle vient le rejoindre dans sa cellule pour le persuader de renoncer à sa foi. Pour lui, c'est «au cœur même de ce tragique débat» entre les époux que Polyeucte intercède, étant à la fois homme, héros et saint.

Il constata que, au cœur de sa tirade, Polyeucte passe de l'adresse à sa femme vers une prière qui constitue une application de ce qu'il venait d'expliquer dans un premier mouvement. L'art de la transition entre les discours et les deux espaces apparaît dans le choix d'une structure hypothétique (vers 1263-1266). Polyeucte passe ensuite à la prière, et s'effectue alors une autre transition entre l'espace de la terre et l'espace du Ciel. Cependant, Péguy ne commenta pas ces effets de transition, même s'il fut attentif à la cohésion de la scène.

Il considéra que les deux personnages ne peuvent encore se rejoindre, car ils évoluent dans des situations d'énonciation différentes. Il s'attacha à montrer la concomitance paradoxale entre plusieurs espaces-temps non compatibles a priori. Dans ce passage, il n'est d'autre présent que celui de la parole. C'est en elle que se produit une rencontre, qui ailleurs serait impossible : un espace au futur (celui de Polyeucte martyr, dans le Ciel, dans l'Église triomphante), celui du «pas encore», et un espace au présent, celui de l'affrontement avec sa femme. Cette conjonction de plusieurs dimensions du temps est possible car l'énonciation les habite chacune dans sa durée propre.

Polyeucte prononce une prière qui est comme une «grande intercession anticipée» ; qui est le modèle suprême de l'intercession. Péguy écrit : «Ce qui fait la valeur propre de cette intercession, sa valeur éminente, sa valeur propre et sa valeur de représentation, sa valeur propre et sa valeur de commandement, ce qui la dépasse elle-même, ce qui dépasse et agrandit le texte, c'est qu'elle est elle-même et qu'elle est plus qu'elle-même, elle est une prière ordinaire et en même temps, ensemble elle est déjà comme une prière extraordinaire ; elle est une prière de la terre, une prière ordinaire de la terre, elle est une prière de la terre et en même temps elle n'est déjà plus une prière de la terre, elle est une prière de la terre et déjà elle est une prière du ciel. Ce qui fait la grandeur de cette prière et de cette intercession, ce qui en fait la reculée, et en même temps l'exactitude, la sévère, la dure exactitude, c'est qu'au premier plan elle est d'abord littéralement une prière ordinaire, une prière d'homme, comme nous pouvons, comme nous en devons tous faire, la prière d'un mari chrétien pour sa femme infidèle. Et ensemble au deuxième plan, au deuxième degré c'est dedans, c'est déjà une prière de l'intercession proprement dite. Par une secrète, par une ardente anticipation intérieure, par une secrète prise de possession antérieure de ses palmes, humble, chrétienne, secrète, mais si évidente, pour tous, pour lui-même, par une secrète prise de commandement antérieure, par une secrète saisie antérieure de sa future, de sa prochaine autorité de bénédiction, il parle, il prie déjà pour sa femme comme un martyr dans le ciel prie pour sa femme qui est restée sur terre... C'est déjà, c'est dedans, c'est d'avance une prière, une intercession rituelle. C'est l'office de saint Polyeucte. C'est déjà l'Église triomphante. Comme toute l'Église triomphante prie pour toute l'Église militante. Et pour l'Église souffrante.»

Pour Péguy, cette échelle des plans d'énonciation dessine l'idéal d'une forme classique qui combine mesure parfaite et dimension infinie. Il métaphorisa ces «degrés» de l'ascension spirituelle en proposant le terme humble d'«escabeaux» («Toutes ces intercessions particulières ne sont elles-mêmes, ne sont encore que les degrés, que les préparations, que les introductions [...] que les escabeaux de cette grande intercession anticipée de Polyeucte pour Pauline présente...»), matérialisation de la liaison invisible entre Ciel et terre. Polyeucte se situe dans un espace d'énonciation où se mêlent plusieurs dimensions de la durée, temporalité de la Terre et éternité qui se rejoignent dans le présent de la parole. Et cet espace où la terre s'unit au Ciel est aussi une mise en espace de l'intériorité du personnage, intériorité publique puisqu'il prie en scène (depuis le début de l'acte).

Pour Péguy, de manière symétrique, Pauline distribue aussi sa parole entre deux espaces d'énonciation ; les siens ne sont pas insérés l'un dans l'autre, mais hétérogènes ; elle est divisée entre le discours adressé à son mari et ses apartés, lieux du repli douloureux sur elle-même. De fait, elle est l'interlocutrice de Polyeucte jusqu'à «*Sur votre aveuglement il répandra le jour*» ; ensuite, elle

est désignée à l'aide de la troisième personne, alors même que Polyeucte parle devant elle, destinataire indirecte, mais non principale. C'est sans doute pourquoi aux questions révoltées de sa femme : «*Que dis-tu, malheureux?*», il répond par une référence plus souple, à l'aide de l'indéfini «*on*», raccordant les deux espaces.

Remarquons que Péguy déplaça quelque peu l'enjeu de la scène en mettant l'accent sur la victoire de Polyeucte plus que sur le caractère souverain de la grâce. Pour lui, la liberté de Dieu qui touche et convertit à son heure est systématiquement liée à l'emprise de Polyeucte qui effectue une «saisie de la main» de ses palmes de martyr et, en quelque sorte, arrache Pauline aux «enfers». En découle une autorité héroïque de Polyeucte à laquelle il ne resta pas insensible. La contiguïté sémantique entre toucher, obtenir et saisir manifeste la geste héroïque de conversion du héros. A priori, le dispositif de la grâce ne semble pas répondre aux gestes de conquête : l'homme reçoit la grâce de Dieu, qui lui ouvre le Ciel. Or les vertus de Pauline, son devoir et sa gloire vont-ils dans le sens de Dieu, ou ses vertus de païenne sont-elles des vices? Péguy soutint une thèse proche du stoïcisme chrétien : Pauline «a trop de vertus pour n'être pas chrétienne». Reste que Dieu vient à son heure :

«*Mais que sert de parler de ces trésors cachés*

À des esprits que Dieu n'a pas encore touchés?» (vers 1233-1234).

Dieu «touche» le cœur sans s'en emparer. Si Polyeucte parle d'un Dieu qui «touche les cœurs», il demande ensuite d'«obtenir» la conversion de sa femme, et Péguy insiste sur cette «saisie de la main» des réalités du Ciel.

Au toucher de Dieu répond la «saisie» par l'être humain de l'éternité. Polyeucte, d'avance, «saisit de la main» la grâce de Pauline. Péguy fut sensible à ce panache dans la prière, car, s'il souligna l'humilité de Polyeucte, qui est galant vis-à-vis de sa femme et tout entier soumis à Dieu, il le considérait en même temps doté d'une autorité paradoxale, parlant de la «valeur de commandement» de son intercession parce qu'elle constitue un modèle pour les autres, mais aussi parce que le saint est sur le point de donner sa vie. Aux annonces de l'action de Dieu succèdent des prières qui n'ont rien de suppliant. Ses affirmations s'adressent à un Dieu sur qui il semble exercer une pression : «*Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne*» où le verbe «obtenir», englobant «tenir», manifeste un esprit conquérant. Et la série des corrélations consécutives participe de cette fermeté («*Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne*»). Dieu lui-même est mis face à ses responsabilités : «*Avec trop de mérites il vous plut la former.*», Polyeucte semblant indiquer à Dieu à quel point la bienséance devrait le conduire à parachever le caractère de Pauline en la faisant accéder à la sainteté. Il fait l'éloge de sa femme, en la présentant au souverain céleste comme porteuse de son image («*il vous plut la former*»).

Pourtant, à l'émotion flamboyante, Polyeucte joint un soupir élégiaque : cette parole conquérante commence et s'achève par l'élegie. Il «verse» des larmes sur son épouse «*abandonn[ée]*», clôt cette prière par un tableau émouvant : «*Et sous leur triste joug mourir comme elle est née?*», l'extrême lyrisme cornélien se manifestant par : «*J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.*» En effet, Polyeucte, avant même d'intercéder pour Pauline, souffre avec elle, à sa place. Pauline pressent la puissance des propos de Polyeucte : «*Que dis-tu?*» avant de reformuler prudemment l'idée : «*Qu'oses-tu souhaiter?*»

D'autre part, Péguy adopta une perspective proprement littéraire, en soulignant l'intérêt du théâtre pour ce type d'élargissement énonciatif jusqu'au Ciel : «Tout ce classique, toute cette mesure, sans biaiser d'une ligne, sans reculer d'une ligne, sans se laisser entamer, ronger, atteindre d'une ligne, n'en baigne pas moins dans un océan de démesure, de surmesure, d'extramesure.» Il mit en valeur l'extrême cohérence du travail de Corneille. La parole étant pour lui action, «engagement», et rituel opératoire, il se montra extrêmement attentif aux conditions de l'énonciation dans ce passage, et réfléchit à ce qu'est une parole de converti. Il souligna que la force et la beauté de cette scène vient de cette anticipation qui repose seulement sur les conditions d'énonciation de la parole : «C'est partout dedans [et] ce n'est dit nulle part.»

Comme, pour lui, l'élargissement de la parole à plusieurs lieux d'énonciation va de pair avec l'insertion de l'éternel dans le temporel, cela explique l'abondance des adverbes de temps, marqueurs de

concomitance, doublant les adverbes de lieu, «déjà» et «dedans», la systématisation des parallélismes, des constructions binaires et des polysyndètes (fréquence de «et», disjoignant pour mieux montrer l'articulation «sa valeur propre et sa valeur de représentation...»). Ces reprises de termes marquent également cette concomitance entre plusieurs durées situées dans des temporalités différentes, et dans une éternité qui s'insère dans le temps. Tous ces procédés aboutissent à une forme d'amplification destinée à faire sentir l'entrée dans une autre dimension spirituelle. Péguy fit encore remarquer que les reprises de quasi-synonymes produisent des effets de gradation (amplification rhétorique d'une métaphore, déployant le champ sémantique de l'échelle). L'écriture entre dans la durée contemplative qui combine répétition et approfondissement du mystère. La phrase distendue est liée de partout. Elle rend sensible l'idée que tout se tient dans cette «scène la plus liée qu'il y ait au théâtre».

Il remarqua les présentatifs («C'est déjà l'Église triomphante») et les formes emphatiques («Ce qui fait la grandeur [...] c'est...») et pensa que ces procédés participent de cette valorisation d'un présent habité par l'éternité. Le présent employé par Polyeucte, présent d'énonciation qui peut être aussi performatif, devient présent de caractérisation tirant vers l'omnitemporalité de la théologie :

«C'est en vain qu'on se met en défense.

Ce Dieu touche les coeurs lorsque moins on y pense.» (vers 1275-1276).

Il voyait, dans ce qui a l'air d'une maxime rhétorique, un théorème vécu, l'aboutissement d'une expérience et non la prémissse d'un raisonnement déductif, dont l'auditeur tirerait la déduction attendue ; il en faisait une induction, et présentait cette réplique de Polyeucte comme une «proposition de réalité ramassée», quintessence d'un récit de conversion où tout vient à son heure. C'est «la formule même de la [...] pénétration de la grâce».

Selon lui, ce présent, grammaticalement ouvert sur l'infini par une actualisation la plus large possible, confère un «sentiment de plénitude» et «agrandit le texte». Il concevait le présent comme durée (et non comme intervalle immédiatement englobé dans le passé ou le futur) et le considérait donc comme ouvert à l'intervention de la grâce. Cette conception du présent intervient notamment dans l'opposition entre les âmes raidies par l'habitude et enduites de morale, inaccessibles à la grâce, et les âmes ouvertes au contact divin, pleines de la liberté du présent conçu comme une durée.

Il fit saisir cette concomitance par ses répétitions d'adverbes et de structures phrastiques ou de groupes binaires, mais il développa aussi le champ sémantique du toucher et de la liaison. En effet, les plans d'énonciation ne sont pas séparés, celui de la terre, «ordinaire», s'insère dans celui du Ciel, «extraordinaire», et vice-versa. Le présent baigne dans un infini sur lequel Polyeucte met la main. Car c'est le protagoniste qui parle et agit au premier plan.

Ce commentaire de "Polyeucte" dans "Victor-Marie, comte Hugo" de Péguy se ressent autant de son déchirement spirituel que de son tempérament combatif. Il s'y montra sous les traits de Polyeucte, et, à travers ce modèle, défendit et illustra sa propre conversion qui était venue couronner son propre destin. À la manière de Polyeucte, il refusait d'oublier l'engagement temporel, humain, envers une épouse qui ne connaissait pas Dieu ; il refusait de briser son couple qui était divisé par de graves mésententes.

V, 3

Sont en présence Pauline, Félix et Polyeucte.

Pauline :

*Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je flétrir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?*

Félix :

Parlez à votre époux.

Polyeucte :		Vivez avec Sévère.
Pauline :	1585	<i>Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.</i>
Polyeucte :		<i>Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager : Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède, Et sait qu'un autre amour en est le seul remède. Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer, Sa présence toujours a droit de vous charmer : Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...</i>
Pauline :		<i>Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée, Et pour me reprocher, au mépris de ma foi, Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi? Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire, Quels efforts à moi-même il a fallu me faire, Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur Si justement acquis à son premier vainqueur ; Et si l'ingratITUDE en ton cœur ne domine, Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline : Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ; Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ; Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie, Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.</i>
	1595	
	1600	
	1605	<i>Si tu peux rejeter de si justes désirs, Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ; Ne désespère pas une âme qui t'adore.</i>
Polyeucte :		<i>Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore, Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi. Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi ; Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne, Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne. C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux, Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.</i>
Pauline :	1610	
	1615	<i>Ah ! Mon père, son crime à peine est pardonnable ; Mais, s'il est insensé, vous êtes raisonnable. La nature est trop forte, et ses aimables traits Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais ; Un père est toujours père, et sur cette assurance J'ose appuyer encore un reste d'espérance. Jetez sur votre fille un regard paternel. Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ; Et les dieux trouveront sa peine illégitime, Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime, Et qu'elle changera, par ce redoublement, En injuste rigueur un juste châtiment ; Nos destins, par vos mains rendus inséparables, Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables ; Et vous seriez cruel jusques au dernier point, Si vous désunissiez ce que vous avez joint. Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ;</i>
	1620	
	1625	
	1630	

*Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.*

Notes

- Vers 1595 : «*Tigre*» : Corneille a peut-être inauguré l'emploi du mot en français pour désigner une personne impitoyable, un tyran, ce félin étant alors peu connu des Européens ; il avait déjà utilisé l'expression «*tigre altéré de sang*» dans “*Cinna*” (vers 168), dans “*Horace*” (vers 1287) et ici au vers 1125.
- Vers 1609 : l'antithèse est forte.
- Vers 1611 : «*de quoi que*» : «bien que».
- Vers 1613-1614 : Polyeucte, se qualifiant d'«*insolent*», invite Félix à exercer de nouveau sa colère sur lui.
- Vers 1617 : «*ses aimables traits*» : ceux de Polyeucte.
- Vers 1628 : «*misérables*» : «malheureux».

Commentaire

On assiste à deux combats d'amours différents : de la part de Pauline, c'est entre son amour pour Sévère et son amour pour Polyeucte ; pour celui-ci, c'est entre son amour pour Pauline et son amour pour Dieu. Voilà qui met en évidence cette chaîne d'amours contrariés qui est le sujet de tant de comédies, mais atteint ici une intensité tragique.

Si Pauline échoue à convaincre Polyeucte, en s'adressant à son père, elle n'en continue pas moins son émouvant plaidoyer.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com